

CAVAILLON 1944

DE L'OMBRE À LA LIBERTÉ



Troupes d'occupation sur le Cours Gambetta, 1944.
© André Zucca / Bibliothèque historique de la ville de Paris/Roger-Viollet.



Cavaillon, Place Gambetta, [25] août 1944.
Coll. part. M. Comte.

Archives municipales de Cavaillon

24 août 2015



CAVAILLON 1944

DE L'OMBRE À LA LIBERTÉ

**Exposition réalisée à l'occasion du
71^e anniversaire de la Libération de Cavillon**

24 août 1944 - 2015

Archives municipales de Cavillon



LES HUIT DU PLATEAU DES ABEILLES (Monieux) - 4 juillet 1944

« 1944 marque l'entrée en lice d'une unité spécialisée dans l'infiltration et la traque des maquis, la 8^e compagnie Brandebourg. Cette unité spéciale, généralement confondue avec la milice ou la Waffen SS, est composée de jeunes dévoyés ou de militants d'extrême droite, encadrés par des spécialistes allemands. Ses hommes opèrent en uniforme de la Wehrmacht ou en civil, trompant aisément la population, en se faisant passer pour réfractaires. Ils sont responsables des pires atrocités et leurs expéditions ensanglantent la région jusqu'en août 1944. Le sommet de l'horreur est atteint entre mai et juillet, alors que l'un des groupes de brandebourgeois, le groupe Schwin, stationne à Cavaillon et transforme l'hôtel Splendid où il réside en lieu de torture. C'est l'importance même du Luberon sur le plan géostratégique et l'activité cruciale de la Résistance qui expliquent l'installation de ces tueurs et l'attention toute particulière que l'occupant porte à la région. »
Jean-Marie GUILLON, « Les années de guerre et de Résistance » in *Le Luberon : encyclopédie d'une montagne provençale*, T.1, p. 294-303.



Avis paru dans « Cavaillon-Libre » le 25 octobre 1944. Coll. part. F. Mitifiot, 8546.

Comment furent découverts les corps de nos six concitoyens à La Gabelle près de Monieux

C'est le 4 Juillet que Jean Bastide, les frères Montgard, Plateau René Bayle et Armel Grimaud furent emmenés du « Splendid » Hôtel vers une destination inconnue. C'était l'époque tragique des arrestations multiples que les Boches aux abois pratiquaient. Arrêtant tous les suspects, parfois complètement sans rapports avec la Résistance, la Gestapo taillait des coupes sombres dans les rangs des Français.

On connaît l'angoisse des familles ignorant tout des êtres chers dont ils étaient privés.

La Libération elle-même n'avait pas apporté de lumière sur leur disparition.

Vendredi, on apprenait, à notre Gendarmerie qu'il y a un mois et demi, au lieu dit « La Gabelle », hameau des Abeilles sur le territoire de Monieux, on avait retiré un corps d'une maison incendiée et canonnée ensuite par les Allemands.

On avait cru d'abord, qu'il s'agissait d'une seule victime et le corps découvert avait été enterré dans cette localité.

Mais voilà que la déposition tardive d'un garde-chasse arrêté lui-même par les Allemands puis relâché, amena la Brigade de Sault à poursuivre plus avant les recherches. Il avait vu six personnes prisonnières des Allemands et entendu une fusillade peu après.

Ces renseignements amenèrent la découverte des six corps enfouis sous les décombres. Cinq ont été déjà identifiés, seul celui qui avait été enterré en premier lieu n'a pu l'être, mais d'après les indications tout porterait à croire qu'il s'agit de René Bayle.

Il est donc facile de reconstituer les circonstances tragiques de leur mort.

La maison du drame située dans un lieu désertique, avait été occupée par les Maquisards.

Dénoncés à la Gestapo, ceux-ci avaient évacué l'endroit avant l'arrivée des Waffen et de leurs prisonniers.

On ne sait pas pour quelles raisons les Waffen avaient amené là, leurs futures victimes. Mais tout laisse à supposer qu'ils avaient l'intention d'effectuer une exécution massive de ces hommes avec leurs prisonniers faits au Maquis lui-même après confrontation générale.

Le Maquis s'étant replié, les six prisonniers seulement furent assassinés dans la maison tragique, à laquelle le feu fut mis ensuite. De la route, pendant l'incendie, un blindé canonna la maison et les décombres recouvrirent les malheureux.

C'est ainsi qu'ils furent découverts et après le prélèvement effectué sur leurs vêtements, identifiés.

Le Chef Molé et de nombreux amis des victimes se sont rendus sur les lieux où l'identification eut lieu, les corps placés en bière furent transportés à Cavaillon et les cercueils sont depuis hier 19 h. 30 à la morgue de l'Hôpital.

Notre cité déjà si éprouvée est donc en deuil à nouveau. On ne peut trouver de mots pour flétrir les crimes odieux de la Gestapo. La population réclame vengeance.

« Cavaillon-Libre », 24 octobre 1944. Coll. part. F. Mitifiot, 8546.

COURTE BIOGRAPHIE DES FRERES MONTAGARD



Désiré Auguste MONTAGARD est né le 16 avril 1910 à Pélissanne et Maurice Henri MONTAGARD le 11 août 1926 à Orgon. Ils sont tous deux décédés le 3 juillet 1944 à Monieux, au plateau des Abeilles, « victimes de la barbarie nazie ». Désiré avait 34 ans et Maurice pas encore 18 ans.

Désiré et Maurice étaient des esprits indépendants, refusant toute appartenance à un parti ou à un mouvement. Ils ont servi la Résistance par conviction. Non-violents, ils ne voulaient pas porter les armes et acheminaient messages et ravitaillement entre le Ventoux où ils exploitaient une coupe de bois et Cavaillon où ils habitaient. Pour éviter les représailles sur leur famille ils parlaient très peu de leurs activités.

Arrêtés par la milice française, ils ont disparu pour leur famille jusqu'en septembre 1944 où il a fallu aller au lieu-dit de la Gabelle sur la commune de Monieux pour reconnaître ce qu'il restait de leur dépouille.

Après la Libération, la famille a appris par quelques personnes qui ont accepté de témoigner qu'ils avaient été détenus par les nazis à Cavaillon et battus, puis, ils ont été transférés à Monieux, au plateau des Abeilles. Les nazis les ont fusillés le 3 juillet 1944, puis ont déposé leur corps avec celui des autres résistants dans une maison isolée qu'ils ont dynamitée. C'est en allant préparer le pèlerinage du 15 août à la chapelle voisine que les habitants du hameau ont fait la macabre découverte et ont alerté les autorités.

Texte rédigé le 1^{er} septembre 2010 par leur nièce, Hélène Granon, unique survivante de la famille, d'après les récits familiaux et les déclarations d'un témoin direct habitant les Abeilles.

Jean Bastide (1902-1944).

Garagiste, cours Gambetta, il se distingua par son action associative. Il fut l'un des fondateurs de l'Auto-Moto Club, de l'Aéroclub, et présida l'association des Amis du Vieux Cavaillon. Engagé dans la Résistance (Maquis Ventoux), sans doute comme agent de liaison, il est arrêté le 1er juillet et interné au Splendid.



Portrait de Jean Bastide vers 1938. Coll. part. Famille Bastide.

Hommage à Jean Bastide par Fleury Mitifiot. « Cavaillon-Libre », 4 novembre 1944. Coll. part. G. Gauthier, 117W7.

Jean BASTIDE

Nous étions présentés l'un à l'autre et nous nous rencontrâmes pour la première fois autour d'une table amie. De ce premier contact, les jours succédant aux jours, naquit et se fortifia entre nous une amitié toute cordiale.

Il est difficile de parler de Jean BASTIDE au passé, comme d'un disparu, tant il était la vie même. Tous ceux qui l'ont connu et ceux qu'il a honorés de son amitié ne peuvent, sans émoi accepter l'odieux réalité de son absence à jamais. Sous une tête prématurément grisonnante, il dissimulait un esprit vif, primesautier... Il semblait vouloir s'en excuser; il était charmant.

Au début, je le comprenais mal. On aurait dit qu'il parlait pour lui tout seul. Nos amis riaient aux éclats à des mots qu'il faisait et lesquels je n'avais souvent pas entendus. Puis il prenait un air de chose prise en faute, parlait d'autres choses toujours avec le même esprit, et brio, ne se répétant jamais. Sa conversation parsemée çà et là d'anecdotes étonnait toujours et ne cessait de briller.

Il était Cavaillonnais, il aimait sa ville, rien de ce qui touchait Cavaillon dans les temps et au présent ne le laissait indifférent. Chérir sa petite patrie c'est déjà beaucoup aimer son pays : LA FRANCE. Jean BASTIDE. Mort pour la FRANCE parachevée par sa vie laborieuse, saint, dieux, par sa mort tragique l'éclat de son nom. Déjà au XV^e siècle le nom des BASTIDE est cité parmi les notables de la ville.

Jean BASTIDE était un sportif, il avait comté parmi les Membres actifs du S.U.O. on le rencontrait à toutes les réunions. Il fut un animateur de l'Auto-Moto-Club Cavaillonnais, et aussi, toujours avant la guerre, du Moto-Ball. Plus tard il développa à l'Aviation Populaire une activité marquée qu'il aimait rappeler tant il avait pour les jeunes Enfants Pilotes, dévouement et sympathie.

Il semble que cette activité en de-

hors de ses occupations professionnelles donne déjà une existence bien remplie. Jean BASTIDE ne s'en tenait pas là, il associait en y réservant la place la plus large, le culte des Arts.

Délégué et correspondant du Musée Gaivet, il fit de la Chapelle de l'Ancien Hôpital un musée de pré-histoire. Un jour qu'il me le faisait visiter, il me montrait avec fierté les nombreux objets trouvés, tant à notre colline de St Jacques qu'à la Grotte de Vidaugues. Pièce d'une rareté incontestable, m'assurait-il, tenant lui-même ces dites de nos plus éminents préhistoriens. Il était troublé — et faisait communier à ses sentiments ceux qui l'accompagnaient — devant les marques de la civilisation des hommes de l'âge du silex ou de la pierre taillée. Il soulignait, amusé, les fantaisies coquettes de ces « aïeulles »,... boncles d'oreilles, épingles à cheveux. Les flèches de chaux paraissaient toutes pacifiques.

Nous étions loin alors, devant ces témoignages de civilisation, de la barbarie des brutes abominables qui l'ont conduit à Monieux.

Rappellerai-je aussi l'après midi au cours duquel il nous avait convié à la Synagogue quelques amis.

Il s'agissait de défendre la récupération des livres, des chandeliers à sept branches. Il fit les honneurs de la chanelle israélite au délégué de je ne sais quel Office des Métaux non ferreux; lui assura avec une ironie amusée que les livres n'étaient que des bois dorés. Il le fit avec une assurance péremptoire et l'autre s'en alla. Les livres étaient sauvés. Jean était très heureux d'avoir pu conserver ainsi un peu du patrimoine artistique de son pays. Il protestait l'organisation définitive du Musée de la place des Dominicains (lors Jonve).

A tous ces monuments Jean BASTIDE a donné beaucoup de lui-même; je formule le vœu que son nom soit un jour gravé dans le marbre du fronton de la Chapelle de l'Ancien Hôpital.

Jean BASTIDE savait tout de Cavaillon. Là se trouvait une tour, ici une porte, ailleurs une statue... Les toiles de tel peintre local qu'il recherchait et rassemblait...

Et la colline Saint-Jacques ! C'était pour lui le plus joli coin du monde. Il s'installait lui-même en s'en désignant comme le premier magistrat.

« Vous ne connaissez pas Saint-Jacques comme un Cavaillonnais doit le connaître, me disait-il, un jour je vous le montrerai. »

Il tint sa promesse un après-midi de neige. Je consens de cette promenade un souvenir ineffaçable, elle seule comprendrait tout un long récit.

Je le retrouvais le 4 juillet au Splendid où il m'avait nérédi de quatre jours. Le même soir vers cinq heures on l'emmenait avec nos camarades. Le bon René RAILLE ARMEL, ami de mon enfance. MONTAGARD avec qui j'étais enchaîné et tous les autres. Nous envions de partir avec eux; travailler en Allemagne avaient dit les bourreaux sa diable.

Cette journée accablante Jean BASTIDE la passa à réconforter ceux qui étaient les plus tristes, à ironiser les brutes qu'il cruetait par la fente de la porte, à nous rire à manger les uns les autres. Le morceau de pain qu'il avait conservé.

Devis la découverte de ce lieu maudit de la Gabelle, nous ne pouvons plus nous leurrer d'espérances. Ils se sont tous rejoints, ceux de Cadaret, de l'Isle, de Villelaure, des Taillasses de Monieux.

Devant leurs souffrances, leur mort et l'horreur qu'inspire au monde civilisé les traitements des odieux assassins, nous ne pouvons au bord du désespoir que nous raidir, seriner nos poings, mais quand même sentir brûler nos yeux. Rassembler nos volontés courageuses et ardentes et avec notre pays, celui des sources de la Liberté, ne soit plus romé, ravagé et que soit réduite à jamais la poignée d'individus indiens du monde civilisé, sinon, demain, encore, de nouveaux deuils obscurciront nos fronts et ceux des générations futures.

Jean n'avait d'attache et était bien au-dessus de tout cloisonnement de Parti. Mouvement ou autre Front. Il militait pour la France.

Sa pure image reste au cœur de ses amis, de tous ceux qui l'ont connu, qui portent aux siens le témoignage de leur sollicitude respectueuse et attristée.

Fleury MITIFIOT.

du Peuple !

C'était deux de ces assassins que certains voulaient faire passer devant la Cour de Justice d'Avignon, sans doute pour leur permettre, après leur condamnation, de se pourvoir en cassation, comme a pu le faire le P.P.F. marseillais Mangiavacca, dont la non exécution constituée à la fois un scandale et un défi à la volonté populaire.

La population cavaillonnaise, elle, ne l'a pas entendu ainsi, elle a manifesté son désir de voir exécuter séance tenante les deux Waffens assassins de Patriotes.

Nous aurions bien voulu, voir certains de ces Messieurs qui avaient demandé à ce que l'on sursoit à l'exécution, assister à celle-ci. Ils auraient ainsi compris de quelle façon le Peuple entend que justice se fasse. Non pas la justice lente et inopérante de la Cour de Justice, mais la vraie, celle qui méritent les Mangiavacca. Moutton et consort.

Nous pouvons dire que pour la première fois à Cavaillon, le tribunal populaire a siégé, c'est le Peuple, qui, remplaçant les jurés, a rendu son verdict, les accusés n'ont pu se pourvoir en cassation. Ils ont payé leurs crimes odieux.

Les amis et agents de la 5^e colon, ne pourront désormais réfléchir sur les méfaits de leur trahison.

Raoul GROS.

CAVAILLONNAIS !

2-VOUS

les négociations qui ont

« fausse paix » de Munich

du traité germano-sovié-

jeté sur ces heures tra-

gé le destin de la France...

le, MARDI 7 Novembre, à 20 h. 45

de ARTHAUD,

l'Association FRANCE - U. R. S. S.

conférence sur

FUTURE

SOUVENIRS

par Jean Boyer

Nous avions convenu avec Jean Boyer d'écrire ensemble ce récit. Il n'a été mandé que lors de la dernière séance. J'ai déjà évoqué dans ce journal, avec le souvenir des disparus, nombre d'heures vécues ensemble... La plus grande partie et les lignes les plus intéressantes ont et ne pouvaient être écrites que par Jean Boyer. Ses sentiments de discrétion devront pour une fois s'effacer; il me pardonnera de le laisser signer seul ce récit qui lui appartient — hélas ! — hors de l'occasion qui m'est offerte de lui témoigner ici toute mon admiration et ma grande et affectueuse estime.

Fleury MITTELOT.

Ces lignes sont pensées depuis longtemps déjà. Elles sont le résultat de nombreux entretiens, d'explorations recherchées ensemble, de pourvoirs restés sans réponses. Cet article, ce récit, ces pensées ne veulent être que le témoignage de notre souvenir constant à l'adresse de nos malheureux camarades partis de l'hôtel Splendid et tombés durant tout ce mois de juillet 1944 en divers points du Vaucluse.

La date de parution, en ce premier 14 juillet de Victoire coïncide avec le douzième anniversaire de l'exécution à Cadenet de huit de nos camarades dont nos concitoyens Raphaël Michal et Marcel Ripery, dont on lira plus loin le récit.

L'arrestation

Arrêtés l'un le 4, l'autre le 8 juillet et par le même Pirelo, nous avons été détenus à l'Hôtel Splendid après avoir en sa compagnie traversé la ville. Nous avons même stationné dans un bar où ont été vidés avec l'argent contenu dans notre portefeuille duquel il nous avait pressé et immédiatement délesté.

La prison, chacun le sait bien à Cavaillon, n'était autre que le bâtiment de l'hôtel très encombré par divers objets et débris, bouteilles vides, boîtes vides, poussière de charbon, saletés diverses. Nous avons vécu jusqu'à dix-huit jours dans ce lieu qui n'était que de la prison à deux faces. Combien furent prétextés les quelques mots chuchotés découverts sur une « canisse » par l'un de nous. Pendant plusieurs jours ce fut là toute notre nourriture.

Le "Climat"

Voilà de quoi créer un climat moral, l'atmosphère dans laquelle ont vécu les prisonniers. Deux-ci étaient dans la prison, deux autres, arrêtés par dénonciation, par hasard ou par imprudence. On y trouvait aussi des personnes arrêtées sans raison autre que la fantaisie des Waffens. L'exemple nous fut donné par deux jeunes gens dont l'un, Monsieur Léardy, pour avoir manifesté avec franchise à ces interrogatoires qu'il ne connaissait pas son antipathie à l'égard de l'Allemagne, fut exécuté par eux le 9 juillet à Villelaure.

Très peu d'Allemands au Splendid-Hôtel. Seulement quelques membres de la Wehrmacht pour nous garder. La direction incombait à des S.S. tous Français, soumis aux ordres d'un corporal-chef allemand, Chaenu, du chef au plus mineur de nos gardiens, composant son attitude de toute faiblesse et de fausse amitié pour étudier nos réactions.

Les persécution

L'état moral des prisonniers était parfois lamentable. Bien entendu, nous étions privés de toute communication avec notre famille, qui, le plus souvent ne savait même pas si nous existions. Cependant, ces divers instituts charitables et quelques familles de détenus purent leur expédier des colis par le canal de la ville; mais lorsque ces colis leur arrivèrent, ils furent déjà défilés par les S.S. Ils étaient cependant toute notre nourriture, car le Gestapo ne nous a absolument rien donné à manger pendant tout notre stage en prison.

Le portait de la prison roulait violemment vers trois heures de l'après-midi. Nous étions dans l'obligation de nous lever à la suite d'un Waffens; souvent nous y étions aidés à coups de fusils. Il paraissait chercher lequel d'entre nous allait être interrogé. Son hésitation durait peu; la victime, auparavant choisie, était poliment convoquée à la suite. Monsieur Chaenu, Tu, veux-tu venir bavarder un instant avec moi ? Indifférent, résigné, l'invité, après avoir été prié de tirer la porte, suivait son tortionnaire sous le regard ironique des gardiens allemands. Il était alors conduit à l'interrogatoire dans la salle de bal près l'orchestre; cet après une cruelle ironie, c'est malheureusement l'exacte vérité.

Pendant un long moment, les autres prisonniers entendaient d'abord les éclats de voix, puis des coups de gémissements et des cris de douleur souvent couverts par le bruit que « Ah ! ça va » réservé spécialement à cet effet. Le chant de l'Internationale accompagnait parfois l'interrogatoire pour mieux dissimuler les cris de souffrance. L'interrogé était ensuite reconduit,

après de ses camarades avec le même cérémoniel; on ouvrait le portail de la prison et les conduits à l'intérieur le coup de pied. Un autre était alors appelé lorsque le Waffens était assez reposé du précédent interrogatoire. La suite d'une telle scène, nous avons entendu un gardien allemand, désignant nos tortionnaires, dire : « Et pourtant, eux Français ». En effet, si de la prison se tenaient six ou huit Waffens par parce que les Waffens S.S. croyaient avoir assez fait souffrir un individu, mais bien parce qu'ils se sentaient fatigués des coups qu'ils avaient donnés et avaient besoin de repos.

LES EXECUTIONS

Puis il y avait les exécutions que les S.S. précédait de longue date. Ainsi, le 9 juillet, six détenus furent conduits à Villelaure pour y être fusillés; la colonne allemande se rendit ensuite à Landesc où elle s'empara de quelques personnes qui furent conduites à l'Hôtel Splendid. Les Allemands essayaient de faire croire aux détenus que leurs anciens camarades avaient été déportés en Allemagne. Le 9 juillet donc, quelques S.S. firent rouler le portait de la prison devant six volontaires pour un camp de travail près d'Avignon. Bien entendu, les Morcol, Bougnis, Mianol, Léardy, avaient été choisis depuis bien longtemps.

L'expédition qui suivit celle de Villelaure fut celle de Cadenet le 14 juillet 1944.

A une heure du matin, nos gardiens surgirent dans la chambre où nous étions en représailles, désarmèrent 9 détenus, les firent monter dans un car. Toutes les places vides étaient occupées par des soldats allemands. Les S.S. nous firent obligés de nous tenir debout au fond du car. Presque personne ne parlait pendant ce voyage; seulement au début, pour essayer de reconnaître les lieux et de voir dans quelle direction nous allions. Enfin, vers 4 heures du matin nous arrivions à Cadenet, non loin de la gare. Tous les Allemands descendirent du car, ne conduisant que quelques-uns des leurs pour garder la colonne. De là, ils se rendirent au domicile des Résistants qui ravitaillaient le Manoir de Loumarin. Leur absence futra deux heures, pendant ce temps nos camarades furent ditous assis dans le car, et comme nous étions très fatigués, certains s'endormirent.

Nous savions tous ce qui nous attendait, mais nous étions résistants; Fabre s'étendit sur la banquette arrière en disant : « Aien faire ouu pichot sans avant dé mourri ». En fouillant nos poches, l'un de nous trouva un morceau de crayon. Grégoire, l'un Allemand, devint son nom sur un papier et le mit dans la poche de sa veste pour être reconnu. Avant de partir de Cavaillon, on avait remis à l'un de nos camarades quelques cigarettes. Il ignore comment nous avons pu nous procurer une allumette, toujours est-il que nous avons pu fumer et que tous, nous sommes partis à la mort le cigare aux lèvres.

Six heures sonnaient à l'horloge de Cadenet lorsque nous vîmes revenir les S.S. Deux d'entre eux, des Français, montraient même dans le leur solidarité qui liait entre eux les Waffens S.S. Français était toute relative; en effet, les deux compres montés dans le car étaient bien embarrassés d'avoir à partager un stock de cigarettes avec leurs camarades. Sur ceux Richard répondit : « Ten fait pas, on en quousera » bien quelques paquets. Coco dit : « Dans quel camp de travail les amènera-t-on ? ». L'autre S.S. suffoqué par le mal qu'on demandait à son camarade de se faire. Coco reprit : « Nous allons les envoyer tout droit au Paradis ».

À six heures et demi, un ordre brutalement les portes du car s'ouvrirent, on demanda les deux premiers, Raphaël Michal et Ripery se présentèrent, suivent les Allemands et se rendent sur l'un des côtés de la route devant le fossé. Trois Allemands se disposent en face de l'autre côté. Nous au res 7 qui restions horrifiés, surveillés nos camarades. Soudain, un moment d'espoir, un Waffens S.S. arrive en courant, fait rouler les mitraillettes et se sent pas simplement un simulateur ? Nous laissera-t-on la vie ? Non, car nos deux camarades sont amenés dans un champ voisin Raphaël Michal nous donna un exemple de courage extraordinaire et de noble fierté.

Les trois fusilliers et les deux condamnés marchaient donc sur un nuage de plomb. Ce fut pendant que ces derniers continuèrent à leur allure normale, les S.S. ralentissaient le pas. Lorsque les condamnés étaient à cinq mètres d'eux environ, un ordre fut donné de retourner vers eux. C'était bientôt fini. Un S.S. revenait au car, demandait les deux suivants, Successevieux, Charrelon et Coubrucard (de Gordes). Fabre et Guy furent conduits dans le champ voisin. Nous restions trois, Allemand, Roustan et moi-même. A ce

moment-là, un S.S. vint réclamer un homme seul. J'aurais préféré mourir avec un camarade, mais ceux-ci ne nous connaissent pas. Une longue file d'êtres tous deux originaires de Lambese, préférèrent mourir ensemble. C'est pour moi, je descendis seul. Presque immédiatement après Allemand et Roustan suivirent un autre S.S. qui les conduisit dans une autre direction. Quant à moi, on me fit passer sous un pont de chemin de fer et de là on atteignit un pré voisin. Chemin faisant, pendant que je fumais ma dernière cigarette, j'échangeais quelques paroles avec Coco : « Ten fais pas, ce sera vite fait, sois tranquille ». Puis regardant ma veste, il me dit : « P'ai envé de te la prendre ». Et j'eus beaucoup de peine à l'en dissuader. Comme il était habillé en civil, il me montra que, pour moi, il mouffierait le bas de ses pantalons, le pré étant encore humide.

Six heures et demi venaient de sonner à Cadenet. Nous arrivions au champ. Coco n'était plus à côté de moi, le me retourna et je aperçus que j'étais déjà à trois mètres en avant d'eux. Lorsque, follement je me mis à courir de toutes mes forces. Les Waffens S.S. ouvrirent le feu; je fus touché presque de suite au bras. Désespérément, je continuai à courir. Dans une ferme en face, des paysans qui se levaient faisaient quelques bruits. Coco entreprit de les faire taire en déchargeant la fin de sa rafale sur la ferme. Au fur et à mesure que je gagnais sur mes fusilliers, leur feu se faisait plus imprécis, mes chances de fuite augmentaient. J'avais comploté sans un canal d'arrosage profond de 1 m. 50 environ qui bavait ma route dans lequel je tombais lancé par ma vitesse. J'essayais malgré tout de franchir la berge opposée, celle-ci était trop abrupte, j'avais un bras fracturé, je ne pus le faire. Comme le perdais toute mon avance, je décidais de jouer le tout pour le tout et de faire le mort. Je m'étendis donc en travers du canal, ma tête protégée par la herbe; il y avait 20 à 30 centimètres d'eau dans le canal. Les S.S. me trouvèrent bientôt et sans doute pour m'échapper, ils tirèrent une rafale, mais heureusement trop brus. Je fus atteint simplement par les quatre dernières balles qui me firent des blessures sans gravité. Puis l'un d'eux vint tout à fait adessus de moi voir si j'étais bien mort. Pendant trente secondes, je

gardais ma tête presque entièrement sous l'eau, sauf un léger coin de ma bouche qui me servait à respirer faiblement. Me voyant immobile et dans cette position sans bouger, ils me crurent mort et s'éloignèrent. Je restais environ une demi-heure dans cette situation. Les camions allemands repartièrent; sept heures sonneront à une horloge voisine. Je me relevais, avec beaucoup de difficultés (il me semble avoir mis dix minutes), j'échangeais la herbe, je sortis du canal. Au début, j'étais gêné pour marcher, mais bientôt je marchais normalement.

Pour plus de sûreté, je gagnais le Luberon et j'arrivais ainsi à Méridol. Ne voulant pas coucher sur un rocher, je préférais descendre dans la plaine à la Roquefite, et j'arrivais ainsi près de la voie ferrée. Je n'y étais pas depuis quelques minutes que celle-ci sauta à 100 mètres de là; je fus donc obligé à reculer de la maisonnette et à me coucher sur des rochers. Puis, tous les jours par la montagne, je tentais de contourner Cavaillon par le Nord et je faillis aboutir aux Tuillades. Enfin, le troisième jour, affamé, n'en pouvant plus, presque sans ressort, j'allais demander à manger dans une ferme aux environs de l'Isle-sur-Sorgue. Ces braves gens auxquels je racontais une histoire embrouillée d'accident de bicyclette, m'apportèrent un immense plat de pommes de terre, et pour me permettre de continuer ma route, on me donna de la fruit.

Par la suite, j'ai pu gagner Avignon et Lyon où j'ai enfin été soigné.

Conclusion

Nous nous sommes souvent demandés nous qui avons été prisonniers de la Gestapo, pourquoi des Français auraient été jusqu'à oublier tout sentiment pour se faire Waffens S.S. Par idéal ? Par antipathie ? Par peur ? Par amour ? Par amour de l'argent ? Peut-être, en effet, on ne compte plus les pillages et les vols accomplis par ces Messieurs. Etre Waffens S.S. était une situation lucrative et dans laquelle, tout en travaillant peu, il était aisé de faire fortune. Mais nous qui avons vu et connu des hommes qui travaillaient, brûlaient les corps avec des cigarettes, répandaient l'essence sur nos blessures, nous avons pu observer leur visage; sur presque tous, il y avait un regret, un remords. Certainement la plupart de ces individus n'étaient au fond que des animaux au point de vue mental qu'on avait compromis une fois et qui s'étaient laissés prendre dans cet engrenage diabolique; avant d'être fusillés à Cadenet, alors que nous parlions avec Coco lui faisant convenir que depuis Stuttgart, les armées allemandes reculant partout, il n'hésita pas à nous lire les paroles suivantes : « Au fond, il est possible que l'Allemagne soit battue, mais ce ne sera que dans très longtemps. Alors peut-être on sera fusillés à notre tour, alors autant en descendre le plus possible avant ».

A l'heure où nous écrivons cet article, « Gilbert » est détenu à Cavaillon. A-t-il encore cette médaille pieuse à son cou lorsqu'il sera conduit en Avignon. Il est le premier de nos Waffens sous les chaînes de la Justice. L'arrestation, le jugement et l'exécution de ses complices ne sera pas encore la conclusion de cette tragédie. Des générations auront à se souvenir des innombrables Ordinaires, des chefs de Valsens, de Montmeuz, Cadenet, Villelaure, Gardes... Et combien auront-elles à cultiver de forces du bien pour ne plus jamais revoir de tels crimes.

Où va-t-elle l'industrie française ?

L'Automobile française et le marché noir

Pour la première fois dans l'ère de l'automobile, le Gouvernement français a établi un plan d'ensemble constructif. C'est le plan quinquennal.

Mérité toutes les difficultés, ce plan adopte des bases assez solides. Il vise dans le reamenagement général de la structure économique, associée par le général de Gaulle à l'Assemblée constituante.

A côté de la Régie nationale des mines Renault (dont la création a surtout été une mesure d'urgence), l'essentiel de la production constituera un secteur contrôlé. Cette production portera sur un nombre limité de modèles, choisies pour leur diversité, et dont la construction sera confiée à un nombre limité de groupes industriels. Un secteur libre, intégrant 5 % de production des voitures de tourisme, sera ouvert aux marques de luxe. Six grands groupes de constructeurs se partageront ainsi la production de trois types de voitures de base de secteur libre, les modèles de camionnettes et six types de voitures de tourisme. Voici quels seront, en dehors des modèles de base de secteur libre, les modèles à tourisme lancés en six grande série :

- VIOTRETTES (4 CV)
- VIOTRETTES (6 CV)
- VIOTRETTES (8 CV)
- VIOTRETTES (10 CV)
- VIOTRETTES (12 CV)
- VIOTRETTES (15 CV)
- VIOTRETTES (18 CV)
- VIOTRETTES (20 CV)
- VIOTRETTES (24 CV)
- VIOTRETTES (28 CV)
- VIOTRETTES (32 CV)
- VIOTRETTES (36 CV)
- VIOTRETTES (40 CV)
- VIOTRETTES (44 CV)
- VIOTRETTES (48 CV)
- VIOTRETTES (52 CV)
- VIOTRETTES (56 CV)
- VIOTRETTES (60 CV)
- VIOTRETTES (64 CV)
- VIOTRETTES (68 CV)
- VIOTRETTES (72 CV)
- VIOTRETTES (76 CV)
- VIOTRETTES (80 CV)
- VIOTRETTES (84 CV)
- VIOTRETTES (88 CV)
- VIOTRETTES (92 CV)
- VIOTRETTES (96 CV)
- VIOTRETTES (100 CV)

VIOTRETTES (104 CV)

VIOTRETTES (112 CV)

VIOTRETTES (120 CV)

VIOTRETTES (128 CV)

VIOTRETTES (136 CV)

VIOTRETTES (144 CV)

VIOTRETTES (152 CV)

VIOTRETTES (160 CV)

VIOTRETTES (168 CV)

VIOTRETTES (176 CV)

VIOTRETTES (184 CV)

VIOTRETTES (192 CV)

VIOTRETTES (200 CV)

VIOTRETTES (208 CV)

VIOTRETTES (216 CV)

VIOTRETTES (224 CV)

VIOTRETTES (232 CV)

VIOTRETTES (240 CV)

VIOTRETTES (248 CV)

VIOTRETTES (256 CV)

VIOTRETTES (264 CV)

VIOTRETTES (272 CV)

VIOTRETTES (280 CV)

VIOTRETTES (288 CV)

VIOTRETTES (296 CV)

VIOTRETTES (304 CV)

VIOTRETTES (312 CV)

VIOTRETTES (320 CV)

VIOTRETTES (328 CV)

VIOTRETTES (336 CV)

VIOTRETTES (344 CV)

VIOTRETTES (348 CV)

VIOTRETTES (352 CV)

VIOTRETTES (356 CV)

VIOTRETTES (360 CV)

VIOTRETTES (364 CV)

VIOTRETTES (368 CV)

VIOTRETTES (372 CV)

VIOTRETTES (376 CV)

VIOTRETTES (380 CV)

VIOTRETTES (384 CV)

VIOTRETTES (388 CV)

VIOTRETTES (392 CV)

VIOTRETTES (396 CV)

VIOTRETTES (400 CV)

VIOTRETTES (404 CV)

VIOTRETTES (408 CV)

VIOTRETTES (412 CV)

VIOTRETTES (416 CV)

VIOTRETTES (420 CV)

VIOTRETTES (424 CV)

VIOTRETTES (428 CV)

VIOTRETTES (432 CV)

VIOTRETTES (436 CV)

VIOTRETTES (440 CV)

VIOTRETTES (444 CV)

VIOTRETTES (448 CV)

VIOTRETTES (452 CV)

VIOTRETTES (456 CV)

VIOTRETTES (460 CV)

VIOTRETTES (464 CV)

VIOTRETTES (468 CV)

VIOTRETTES (472 CV)

VIOTRETTES (476 CV)

VIOTRETTES (480 CV)

VIOTRETTES (484 CV)

VIOTRETTES (488 CV)

VIOTRETTES (492 CV)

VIOTRETTES (496 CV)

VIOTRETTES (500 CV)

VIOTRETTES (504 CV)

VIOTRETTES (508 CV)

VIOTRETTES (512 CV)

VIOTRETTES (516 CV)

VIOTRETTES (520 CV)

VIOTRETTES (524 CV)

VIOTRETTES (528 CV)

Raphaël Michel (1894-1944). Président du syndicat des patrons coiffeurs, il est conseiller municipal de 1925 à 1940. Arrêté en juillet 1944, il est détenu à l'hôtel Splendid. Au matin de son exécution, il « donnait un exemple de courage extraordinaire et de noble fierté. » (Jean Boyer, lire ci-contre).

Hommage à Raphaël Michel par Fleury Mitifiot,
« Cavillon-Libre », 2 octobre 1944.
Coll. part. G. Gauthier, 117W7.

Transcription de l'acte de décès de Raphaël Michel, le 14 juillet à Cadenet, sur les registres de l'Etat civil de Cavillon (*document non reproduit*), 1E134.

AMICALE DE LA RESISTANCE
de
CADENET (Vaucluse)
Cadenet, le 6 Juin 1945

Monsieur le Maire,

Le 14 JUILLET 1944, huit patriotes de notre région, parmi lesquels deux de vos concitoyens M.M. MICHEL Raphaël et RICHARD Marcel, ont payé de leur vie leur attachement à la France libre. Ils ont été lâchement fusillés par le Gestapo sur le territoire de notre commune.

L'Amicale de la Résistance, d'accord avec le Conseil Municipal et le Comité de Libération de Cadenet, a décidé d'élever une stèle à l'endroit même où ces martyrs furent assassinés.

Dans ce but, une souscription publique a été ouverte, et l'on espère que votre commune voudra bien joindre ses efforts à ceux de Cadet pour que soit consacré dignement le souvenir de ces martyrs dont le sacrifice doit servir d'exemple à tous.

En vous remerciant d'avance de votre concours, je vous prie d'agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Le Président :

P.S. Les subventions et fonds renouvelés devront me parvenir avant le 30 Juin prochain.
AYMARD Louis - Radio-électricien à CADENET (Vaucluse)

Ouverture d'une souscription pour élever une stèle aux martyrs de Cadenet : lettre du président de l'Amicale de la Résistance de Cadenet au Maire de Cavillon. 6 juin 1945. 5H45.

RAPHAEL MICHEL

Mort au Champ d'Honneur à l'aube du 14 Juillet 1944



Tous les feux de la ville, de l'agglomération, de la campagne étaient représentés Jeudi à l'hommage public rendu aux malheureuses victimes de l'ennemi tyrannique et de l'usurpateur.

En accompagnant notre concitoyen Abel SARNETTE, nos cœurs douloureux associaient dans la même pitié fervente toutes les victimes de la machination effrayante, qui durant près de deux mois a fait du Splendid Hôtel le point central de répression contre tous les patriotes et tous les résistants de tous les maquis.

Raphaël MICHEL, mon cher et admirable ami, c'est vers vous plus particulièrement, vers le souvenir de votre jeune mémoire ravie, qu'allait ma pensée. Vers ces heures interminables — suivies de beaucoup d'autres — ces journées d'accablement du Mardi 4 Juillet au soir du Jeudi 13, à cette minute fulgurante ou pour la dernière fois, je trouvais avec votre main dans la mienne, votre bon regard dans mes yeux.

N'a-t-on pas tout dit de vous ? de l'homme, de l'ami, du citoyen, du militant, de l'écu — qu'ajouter si ce n'est l'évocation de ces moments. Après les premiers jours d'exaltation l'heure est venue de les écrire dans le silence.

Il devait être 11 heures lorsque vous êtes venus nous rejoindre dans ce réduit; je vous y précédai d'une heure. L'innommable Picolo m'avait remis entre les mains de ceux que nous nommons « les dompteurs » avant de vous aller quérir; si bien qu'à votre arrivée j'avais déjà subi avec un interrogatoire ce que je veux appeler une « représentation ».

Le Vendredi 7, seulement, vous étiez interrogé très brièvement et pour la première fois. Je vous remplaçai à l'interrogatoire pendant près d'une heure. Je n'oublierai jamais votre émoi attristé à mon retour près de vous. Nous n'étions, les uns et les autres, habitués à la longue absence de l'un d'entre nous, et, au retour de chacun il était encore heureux lorsque les mots de réconfort ne devaient être suivis de soins.

Nous redoutions la journée du 14 de laquelle vous vites à peine luire l'aube. Sombre pressentiment et incompréhension du hasard qui vous emporta seul de nous trois, qui aux yeux des bourreaux sadiques et vils n'étions pas des « terros » mais des politiques.

Des politiques !... en étions-nous vraiment ?

Lorsque — il y a longtemps — je vous conviai avec tous les autres mouvements de la résistance à un comité de libération des « Mouvements Unis de la Résistance » à titre de représentant de votre parti Radical-Socialiste, j'avais la conviction de l'excellence de mon choix. Pour cela, je n'avais qu'à évoquer votre action militante au sein de la Ligue pour la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen; la source de nos bons et amicaux rapports. Plus tard, nos longs entretiens avec Joseph GUIZ. Il avait en vous une confiance absolue et une amitié totale. Quelle joie attentive avions-nous à écouter les conseils pleins de sagesse et de clarté, témoignage de cet amour total qu'il avait pour sa ville.

Nous avons ensemble évoqués ces souvenirs là-bas. Vous disiez combien de telles pratiques l'auraient profondément affecté, — et qu'il aurait dangeureusement contribué de toutes ses forces en des démarches pour sauver ses concitoyens, pour que triomphe la raison, et enfin à Cavillon la terreur cède le pas au calme.

Avec quelle tendresse émue vous nous parliez de votre foyer, votre préoccupation, et combien la mémoire de ce grand fils, prématurément ravi, demeurait présente en vous.

Je ne me souviens pas de vous avoir vu soucieux. Je ne revois que votre indicible sourire, vos bons yeux. Vous ne saviez que réconforter et vivifier par votre infinie bonté la solidarité qui ne cessa de nous unir. Maintenir « le baromètre haut » comme nous avaient enseignés les amis dont nous appelons le retour de tous nos vœux fervents.

Le 12 à midi, nous étions conduits dans une chambre étroite. Nous nous comptions, je crois, 19, et la fenêtre ne devait s'ouvrir. Quel vacarme, quelle activité terrifiants et dantes, que les allées et venues de ces Waffens; le dactylographe qui préparait nos fiches pour le « départ » du soir... ou du lendemain lesangoissantes conversations téléphoniques comprises à demi mot... Le cours du temps est encore suspendu à ces heures.

Le lendemain, 13 Juillet, vers 16 heures, le chef des Waffens qui se faisait nommer « commandant », alors qu'il n'était seulement Caporal Chef, nous convia tous trois à le suivre. Nous redoutions un nouvel interrogatoire-confrontation. Non, les Waffens ne pensaient pas beaucoup obtenir des renseignements; les dénonciations des traitres les édificaient; là était leur Justice. En franchissant les grilles de cette prison il fallait sans rémission « laisser toutes espérances ». Le commandant nous invita à nous asseoir dans la cour, sous un platane, nous reposer, nous détendre. Simultanément, tant notre surprise était grande de ce geste inattendu, nous le remercions de quelques mots. Il a un geste nous imposant silence, suivi de : « Ça va, Ça va ». Peint de s'éloigner; fait volte-face et à MICHEL :

— C'est vous des trois, qui m'êtes le plus antipathique.

— Moi, Commandant, pourquoi, qu'ai-je fait ?

— Vous avez fait des quêtes pour le maquis et ne me l'avez pas dit.

Michel proteste explique qu'il avait pu quêter parmi ses clients et chez ses confrères pour les prisonniers de guerre...

— C'est bon, c'est bon, comme vous voudrez.

Dialogue infernal, inoubliable. Vous n'êtes pas revenu sur votre déclaration. Le même soir vers 10 h, vous étiez le premier appelé. Et me serrant la main dans cette scène évoquée plus haut :

— Adieu, Maintenant vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Dans cet instant d'éclair j'ai lu dans votre indéfinissable regard vos pensées mêlées. Vers votre compagne et tout ce que vous laissiez; vers ce fils que vous alliez rejoindre, au près de qui vous étiez toujours.

Vous êtes allé sans un mot de ran, cœur ou de révolte; comme tous les autres, comme nous nous étions tous promis d'être loiques cette minute viendrait pour nous.

Et après, quel vide, quelle conscience avions-nous de notre néant devant cette machination diabolique.

Bientôt, je crois, je serais en possession du récit de Cadenet. Par bonheur une des victimes a échappé aux bourreaux. Seulement blessé et en bonne voie de guérison. Nous aurons un témoignage supplémentaire pour nous raidir et crier à pleine voix la JUSTICE ET SON LARGE APPAREIL un peu plus hâtive. Il n'est de châtiments pour ces misérables; il ne saurait y avoir de pitié.

Qui, Raphaël MICHEL, vos derniers mots sonnent en nous : « Vous savez ce qu'il vous reste à faire. »
Fleury MITIFIOT.

Glorieuse et douloureuse histoire

D'YVON DARIÈS

Ce n'est que quelques jours avant l'appel des classes 40-41-42 pour le travail obligatoire en Allemagne que j'ai connu Yvon Dariès, mais de puis cet instant, jusqu'à celui de son horrible exécution, je suivrai jour par jour les péripéties de sa vie de maquisard et résistant. Rien ne nous faisait prévoir alors le tragique destin qui guettait ce cher ami à la veille même de la libération.

Il était de ces êtres qui vous charment dès l'instant et nous sympathiques lui fut acquise au premier jour. Elle se transforma rapidement, par la suite, en une étroite amitié que rien ne viendrait jamais assombrir et que nous gardons toujours à l'heure qu'il est, profondément et douloureusement ancrée dans les moindres fibres de notre cœur. Il émanait de tout son être des rayons de bonté, de bienveillance, de simplicité. Ses yeux clairs et riants surtout faisaient de nous peser sur vous un regard réchauffant de bonté et de gentillesse. Et lequel parmi ses amis et connaissances oubliera jamais son rire vibrant et joyeux ? Il offrait à la vie tout ce qu'elle pouvait lui offrir de meilleur et même aux durs moments de déception durant cette terrible vie de résistant, nous ne le verrons jamais vraiment agri. Il offrait le bon parfait du bon joyeux vivant, bonhôte et sobre entre tous. Rempu d'ailleurs par un grand nombre de sports, il était particulièrement passionné pour le rugby dont il était un brillant joueur. Il nous a laissé au S.T.O. un souvenir inoubliable et un deuil rendu encore plus profond par les circonstances de sa mort. Tous ceux qui l'ont connu sont d'ailleurs incommensurablement de sa mort et offrent à sa mère, vraiment trop accablée par le sort, tous leurs sentiments de compréhension et de pitié.

Son nombre de Cavallonnais n'appréhendront rien de ma précédente opinion sur notre cher martyr : la leur était faite du jour où chacun d'eux l'a connu. Il n'est malin tout qui évidemment ne le connaissait pas et c'est pour eux que je le livre au public.

Mais ce que peu de gens savent de sources sûres ou ont appris déformés par la rumeur publique et que chacun a le droit et le devoir d'apprendre : ce sont d'abord son œuvre en temps que résistant et patriote et ensuite les circonstances tragiques de son martyre et la manière dont on mesure plus que tout autre, mais à part ses camarades de maquis, à mettre à la disposition de la population tous les renseignements, vrais, précis, exacts, que le possédait sur lui à ce point de vue là.

Ceci uniquement au nom d'Yvon qui a enduré pendant quinze jours les pires supplices sans jamais desserrer les lèvres. Sans corps horriblement torturé et blessé, on doit trouver uniquement un beamé en la terre qui s'est refermée sur lui mais il doit puer dans le cœur de chacun et la France fut la grande consolation que son stoïque sacrifice n'a pas été vain.

Cavillon, Mars 43. Ils sont quatre à ma connaissance qui depuis quelques temps prévoient l'appel et s'inquiètent à l'avance. Moyens de s'y soustraire. Yvon est parmi eux. La chose est décidée. Le Luberon leur offre un asile. Dans un vallon en pleine montagne, le conseil de l'un d'eux décide de s'y rendre. Il sera le ravitailleur. Reste à trouver un abri dans la montagne. Une cabane abandonnée fera l'affaire. Tout est prêt. Le matériel transporté à la ferme. Il n'y a plus qu'à attendre la consécration. Le plus grand secret couvre bien entendu l'affaire. Les risques encourus semblent énormes (par la suite on se « blâmera »). Pour la première fois de sa vie, on va être hors-la-loi et bien souvent le sommeil est agité. A la suite de divers appels nos quatre amis prennent le chemin de la montagne, le cœur profondément un peu battant malgré l'air mâle et décidé, et c'est la rude vie de camping qui commence à une époque encore froide, en pleine brousse.

Deux des leurs trouvent à se placer séparément, les deux autres, dont Yvon, ne veulent pas se quitter. Deux fermiers amis, dans un coin perdu, les accueillent. Mais que de démarches pour cela. Cette fois-ci on est en plein pays de résistance. La Gestapo y comment ce ses premiers ravages, aussi Yvon et son ami jugent inattendu d'exposer ceux qui les ont rencontrés, et leur famille, aux horreurs boches. On est à la fin août. Depuis mars, l'essor de résistance en France a évolué. Pour tous ces réfractaires dont le nombre a grossi chaque jour, il faut trouver des moyens d'existence et de défense. Des hommes de bonne volonté, des patriotes sans tâche se sacrifient corps et biens pour eux. Il faudrait qu'ils soient aidés, il faut



draît que tous comprennent leur but et grossissent leurs rangs. Yvon et son ami ont compris cela. Ils sont écourrés, agriés, révoltés. Il leur faut agir de façon plus concrète pour leur pays. Mis en rapport avec le capitaine Grillon, de Lagnes, ils sont les premiers éléments du Groupe Franc Kléber, dont Yvon est nommé chef. Il nous suffit de dire à ce sujet, depuis ce jour-là, en tant que volontaire pour la France et chef de Groupe, il a accompli son devoir toujours strictement, toujours en avant à l'attaque, toujours le dernier à se retirer pour couvrir le départ de ses hommes. Pour apaiser les soucis et angoisses d'une mère, dont il est le fils unique, Yvon retourne à la vie civile. Sa lutte contre l'ennemi ne cesse pas pour cela. Tout au contraire, il pourra agir plus librement.

Les efforts de la sinistre Gestapo contre la résistance française devenaient sauvage, cyniques, désespérés.

Elle recrute parmi tous les plus mauvais éléments de notre pays les ignobles Waffen. C'est à ce moment-là qu'Yvon devient trop imprudent. Tous lui montrent combien il s'expose ainsi à agir aussi tranquille, ment parmi les fautes, toujours en quête d'une nouvelle proie.

Sa confiance est trop grande et d'autre part il est en train d'essayer à mettre un terme aux ravages causés par les Waffen du Splendid. Mais rien ne faisait prévoir l'arrestation brutale du 17 juillet, alors qu'il était à son travail, à la Pharmacie Moderne. Un jeune de 19 ans, Max, que le groupe avait hébergé et nourri quelques jours, ensuite parti de vue aux hasards de la vie du maquis, est rentré depuis, très par

l'appât du gain, dans les Waffen S.S. Le domicile d'Yvon est voisin de leur quartier général : le Splendid.

Depuis, le jeune traître a explé dans une région voisine pour d'autres crimes, car il en avait beaucoup à son actif.

Le cas d'Yvon était désespéré. Le sinistre Max et ses acolytes apprennent à sa mère qu'ils ont découvert sur lui un plan du Splendid. Leur rage est à son comble, et à l'aube du 3 août Mme Jarre aura à ses pieds le corps horriblement torturé et mutilé de son fils. Vous voyez maintenant le nom de ses chefs, tous les renseignements qu'il était en mesure de vous fournir sur la résistance du Vancluse, n'est-ce pas, messieurs du Splendid ? Vous avez pu voir avec quel stoïcisme un Français peut supporter vos pires supplices, durant 15 jours, sans jamais laissé sortir un mot. Tant de grandeur d'âme ne vous a pas touché, car vous étiez descendus au rang de la bête. Brûlé au châlumeau dans le dos, autour du cou, à l'aisselle, les poignets serrés dans des menottes qui attaquent l'os, le ventre saigné de coups de rasoir, mutilé, la gangrène à ses plaies, notre pauvre Yvon n'a durant 15 jours aucune goutte d'eau pour apaiser la fièvre qui doit le ronger, car ses bourreaux ne lui donnent ni à manger ni à boire. Deux ou trois fois seulement, alors que les Waffen sont en action dans les environs, deux sentinelles, polonaise et autrichienne, apitoyées par sa mère lui glissent le casse-croûte qu'elle lui a fait passer.

Aussi, tous les Cavallonnais qui le 4 août sont au courant de la mort héroïque de leur jeune compatriote, se joignent en grand nombre à toute la population de Lagnes réunie pour accompagner à son dernier repos malgré l'ombre sinistre de la Waffen

qui plane toujours sur notre région, leur ami regretté. Jamais je ne vis assistance plus éplorée, plus recueillie. Tous avaient compris et étaient touchés au plus profond d'eux-mêmes par l'acte d'héroïsme de celui qui était mort pour eux dans sa 23^e année.

S'il en est qui n'avaient pas encore compris que de tels héros et Cavillon à la douleur d'en compter un trop grand nombre, donnez à chaque citoyen français, encore plus de devoir envers sa patrie, j'espère qu'ils sont chaque jour que plus édifiés sur les plaies faites par l'Allemagne à ce grand corps béni aimé qu'est la France et que dans l'avenir, ils mettront tous leurs moyens et possibilités au service de leur pays.

ALERTE au maquis blanc

En Avignon, un de nos amis de la Résistance est tombé sous les balles de la 5^e colonne. Un barrage de F.F.I. établi, route de Tarascon a été forcé par une voiture qui n'a pas obtenu permis aux sommations et dont les occupants ont tiré sur nos camarades F.F.I. Ne croyez pas que cette voiture était conduite par une personne atteinte de surdité, mais bien par les exécuteurs de cette 5^e colonne que nous ne cessons de dénoncer comme étant toujours agrippante et dangereuse pour la sécurité de nos populations.

Beaucoup ne savent peut-être pas ce qu'est le « maquis blanc ». C'est le rassemblement de miliciens et P.F.F. qui ont échappé jusqu'alors à la justice du Peuple; ce sont ces hommes sans scrupule qu'une justice trop clémentine

se acquitte quelquefois soi-disant suite de prendre en compte, mais prennent le « maquis blanc », tels les deux miliciens de Velleron. C'est en un mot l'ensemble de tous ces criminels anti-français qui armés et financés par nos trusts se sont jurés de poursuivre leur méfaisante besogne de tumeurs du peuple; ce sont les mêmes brigands qui ont attenté à la vie du général de Gaulle à Paris, de notre ami le commandant Jean Pierre, qui ont assassiné un chauffeur de taxi, entre Lambese et Aix.

Ce sont ces mêmes bandits qui ont attaqué ces jours derniers une prison dans le Vancluse. Après tout cela, il dira son encore que la 5^e colonne est morte ? Non, Patriotes Vandusiens, la 5^e colonne n'est pas morte, elle est au contraire bien vivante. Nous ne cessons de dénoncer ses agissements criminels et anti-nationaux jusqu'à l'extermination complète de cette vermine. C'est au moment où les hommes de Doriot relèvent la tête que l'on tente de dissoudre nos courageuses gardes patriotes, alors qu'elles sont la véritable police du Peuple, police qui s'est forgée dans la lutte contre l'occupant exécré. Non seulement ce serait criminel de les désarmer et les responsables de cette mesure seraient révoqués avant la Résistance, mais encore il faut les armer, et leur permettre d'assurer la mission de sécurité confiée par le Comité national de la Résistance. Il ne faut pas oublier que nous tombions tour à tour sous les coups de nos ennemis jurés. Il faut tirer les enseignements de tous ces crimes, il faut agir vite, patriotes du Vancluse. Soyons vigilants ! Plus que jamais, tous unis dans nos organisations de Résistance, dans nos vaillantes Gardes Patriotiques pour l'émancipement total du maquis blanc et de ses maîtres : les trusts patriotes. Raoul GROS.

PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS
SECTION DE CAVAILLON

Salle du Casino de la Cigale
Mardi 21 Novembre à 20 h. 30

GRANDE REUNION D'INFORMATION

avec
le Dr Ayme

ouverte à tous les membres du Parti munis de leur carte, ainsi qu'eux sympathisants également munis de leur carte.

NOTA. — Pour ceux qui suivent notre grand Parti et dont la sympathie va grandissante vers lui, retirez vos cartes d'invitation, lundi de 11 h. à 12 h. et de 17 h. 30 à 19 h. ainsi que mardi, sur les mêmes heures à la Permanence du Parti : Salle Gabriel Péri, Café Pin de Siècle, Place du Clog.

LE CALVAIRE D'YVON DARIÈS

2 août 1944



L'hôtel Moderne, place Gambetta (actuelle Caisse d'Epargne), devient le siège de la 8^e Division Brandebourg à partir du 10 janvier 1944. Carte postale ancienne, 2F1701.

NOCES — BANQUETS

Splendid - Hotel

Route des Courses - CAVAILLON

Un quartier agréable - Faubourg Ville

Dancing - Jeux de Boules - Salle de Fête

Siège de la Boule S.N.C.F.

Journées pour voyageurs - Prix pour familles

GARAGE

— Téléph. : 2.64 —

Publicité pour le Splendid-Hôtel avant-guerre (années trente).

Yvon Dariès (1922-1944)

Fuyant le STO, il entre dans la Résistance en mars 1943 et rejoint le Groupe Franc Kléber de Jules Ten (Lagnes). Il est arrêté le 19 juillet 1944 et détenu au Splendid où il est horriblement torturé. Ses bourreaux le fusillent le 2 août.

HONORONS NOS MORTS !

Le Comité Local de Libération, les F.F.I., F.T.P.F., le Front National, le Parti Communiste Français, les Jeunesses Communistes, le parti S.F.I.O., le parti Radical-Socialiste, l'Union Locale des Syndicats Ouvriers, invitent la population laborieuse de Cavillon à assister aux obsèques officielles de trois membres actifs de la Résistance tombés victimes de la Gestapo,

Abel SARNETTE, Michel RAPHAEL, Yvon DARIÈS

qui auront lieu le **Judi 28 Septembre**, à 10 heures.

On se réunira dans la cour de l'Hôpital.

Avis paru dans « Cavillon-Libre », 26 septembre 1944. Coll. part. F. Mitifiot, 8546.

Hommage à Yvon Dariès par Raoul Gros paru dans « L'Echo du Midi » (ex-« Cavillon-Libre »), le 20 novembre 1944. Coll. Part. L. Racchini.

La journée du 17 août 1944 Souvenirs de M. Jean PEYRARD

♦ jeudi 17 août

Les troupes allemandes sont consignées dans leurs cantonnements et les sentinelles demeurent à leurs postes habituels (Kommandantur, Hôpital, Pont sur la Durance, Hôtels et villas occupés par des officiers, Service téléphonique des P.T.T., etc...). De même que les jours précédents, seuls se déplacent quelques piétons et des cyclistes, moins nombreux et apparemment plus pressés que de coutume.

Depuis mardi l'agglomération s'est dépeuplée. Beaucoup d'habitants se sont réfugiés chez des parents ou des amis dans la campagne environnante. Certains, moins favorisés, se sont mis à l'abri dans les cavités naturelles de la colline Saint-Jacques.

(...)

De retour [de Bon puits] nous passons sous le petit pont du chemin de fer de la ligne SNCF Cavailion Avignon, face au cimetière. Au-dessus, sur la voie de garage, stationne un train composé de wagons plats chargés de ferraille, (principalement des débris d'avions). Une grande partie du convoi se trouve sous le feuillage des platanes alignés au pied du talus en bordure du Chemin donné. Des sentinelles allemandes se tiennent à l'ombre.

En plaisantant, mon père, qui se rend jusqu'à deux fois par jour à la ferme de Bon Puits me dit : "C'est curieux, ils ne savent vraiment pas où garer ce train. Tantôt il est là, puis il n'y est plus, puis il revient et tout ça pour un tas de ferraille."

(...)

❖ 13 heures [Route de Robion (act. Av. René-Coty)]

Fin du repas. Du cantaloup de Bon Puits, élevé en plein champ, pour dessert. Calme absolu, puis bruit d'un avion opérant en piqué et crépitements d'un mitraillage aussitôt suivis d'une explosion. Les vitres de la fenêtre de la cuisine volent en éclat. Ma mère est blessée au visage et aux bras, mon père la soutient. Plusieurs explosions d'une ampleur inouïe se succèdent rapidement. Nous nous sommes précipités dans une pièce voisine pour nous abriter sous une table en bois de chêne, massive et aux pieds épais.

Le vacarme et les ébranlements de la maison n'en finissent pas. Des morceaux de plâtre tombent autour de nous. Les explosions s'arrêtent enfin. Le rez-de-chaussée est plein de poussière. Une rosace du plafond et le lustre de la salle à manger sont prêts à tomber.

Ma mère saigne abondamment. Nous lui prodiguons les soins nécessaires.

Des dégâts, finalement limités, apparaissent un peu partout dans la maison. Le rideau métallique du garage des voisines s'est déformé vers l'extérieur sous l'effet du souffle. Une odeur âcre, désagréable, de poudre brûlée flotte dans l'air.

Je m'en vais chez ma fiancée qui habite un peu plus loin sur la route. Ils ont été secoués mais il y a eu très peu de dégâts. Mon futur beau-père me dit "Ils ont bombardé la voie ferrée, ça devient dangereux, il faut partir."



Les restes du train de munitions sur la voie ferrée, 17 août 1944. Photographie de Monique Bastide, coll. part. Famille Bastide.

« (...) il ne s'agit pas d'un bombardement mais bel et bien de l'explosion des munitions dissimulées sous la ferraille. L'entrepreneur des pompes funèbres qui a eu sa maison détruite le confirme à mon père.

Voilà pourquoi ce train était tellement surveillé. Des agents de la S.N.C.F. ont expliqué que les Allemands le manœuvraient entre les voies de triage, la petite vitesse et la voie de garage du cimetière en fonction des attaques aériennes et dans l'espoir d'échapper à celles-ci. Devant le cimetière le train était relativement à l'abri grâce au feuillage des platanes. Mais les alliés qui semblaient le chercher étaient certainement bien informés et ont attendu pour intervenir qu'il stationne à l'écart des quartiers à forte densité de population (à l'époque, le cimetière était entouré de prairies et de cultures. Les habitations étaient rares contrairement aux quartiers situés aux environs de la gare). »

VERS LA LIBÉRATION 17-24 août 1944



L'explosion du train de munitions allemand le long du cimetière, 17 août 1944. Photographies d'Henri Sinturel, coll. part. P. Sinturel.



JOURNÉES DE DANGER

JOURNÉES D'ATTENTE

18-23 août 1944

Souvenirs de M. Jean PEYRARD [réfugié dans une ferme des Fayardes], 19-23 août.

Le 19, en fin d'après-midi, la radio donne une information intéressante : "les Américains ont franchi la Durance à Peyrolles". Nous nous empressons d'examiner une carte pour situer cette agglomération. La ville de Pertuis n'est pas loin de là. La libération approche.

Un peu plus tard nous sommes surpris par les crépitements d'un bref mitraillage aérien, entre Robion et les Taillades (il semble que cela se passe au-dessus du Coulon). En fait, il s'agit probablement d'une attaque sur la propriété Porte, château de Saint-François aux Taillades où réside un général.

Un matin, un avion (probablement un bombardier) volant à basse altitude apparaît au Sud de Cavaillon en direction du Nord. Deux chasseurs le poursuivent, foncent sur lui, l'attaquent, il prend feu et va s'écraser un peu plus loin. Une colonne de fumée apparaît dans le ciel aux environs de Vélorgues. (C'est un appareil allemand qui a terminé sa course contre une haie de peupliers face à la cave vinicole des Jonquiers à l'Isle-sur-Sorgue. Les restes d'un occupant ont été enterrés sur le bord de la route).

A son retour de Cavaillon le jardinier [un des membres du groupe réfugié dans la même ferme] nous annonce que les Allemands ont l'intention de faire sauter le pont sur la Durance. Le bruit court sérieusement en ville et il précise même que des personnes ont vu des militaires effectuer les préparatifs (?). Bien qu'incrédules sur ce dernier point nous sommes consternés et avons espoir dans une intervention de dernière minute effectuée par les Américains ou les résistants. Après tout, pourquoi pas ! ...

Des soldats allemands assez éméchés ont pénétré chez les voisins qui habitent en bordure de la route pour voler, sous la menace de leurs armes, un cheval et des bicyclettes. L'armée allemande n'a plus de moyens de transport, c'est peut-être la débandade et cela peut devenir dangereux si certains militaires échappent à tout contrôle. (...)

Un incendie s'est déclaré dans le Luberon en direction du vallon de Vidauque où quelques réfugiés de la ville campent depuis plusieurs jours.

Le temps nous paraît long. La tension nerveuse augmente.

De nouveau, le jardinier a entendu parler de la destruction prochaine du pont.

De plus, il nous annonce que le dépôt des Coopérateurs de Provence sur la route des Taillades à Cavaillon où les Allemands stockaient du ravitaillement a été abandonné par l'armée. Il nous parle d'un incendie du bâtiment et de la ruée de plusieurs habitants pour s'accaparer des quelques denrées récupérables qui restent.

Dans la nuit nous entendons un bruit sourd en provenance de la route de Gordes. Cela ressemble au passage d'une troupe qui se déplace difficilement à pied et à cheval : chocs des sabots sur l'asphalte, crissements des véhicules hippomobiles trop chargés, hennissements, bottes qui traînent sur la chaussée, voix assourdies, sont confus. C'est probablement la retraite des uniformes vert-de-gris qui s'effectue en pleine nuit pour échapper aux avions alliés devenus maîtres du ciel.

Nous nous rendormons à la fois pleins d'espoir et quelque peu inquiets car certains éléments d'une armée qui se retire en désordre peuvent rapidement devenir des pillards. »

RECENSEMENT ET EVALUATION DES SPOILIATIONS DE BIENS
ET INTERETS FRANCAIS IMMOBILIERS A L'ETRANGER

Ministère des Affaires Etrangères et
des Finances

DECLARATION

Concernant certaines catégories de biens et valeurs enlevés par
l'ennemi ou par son compte depuis le 3 septembre 1939.

Office des Biens
et Interêts Privés 146, Av. Malakoff PARIS (XVI^e)

12

Etat-civil du propriétaire : Komarnicka (M. Komarnicka)
Date et lieu de naissance : ...
Nationalité : Française
Profession : ...

Biens et valeurs enlevés : ...
Liste des biens et valeurs enlevés : ...
Total des valeurs : 1500

(1) Indiquer dans cette colonne pour chaque somme, par quel organisme ...

Cavaillon le 11 octobre 1945
Molins

Déclaration par Christiane de Komornicka du vol de sa bicyclette « par un soldat allemand en retraite, sous la menace de sa mitraillette, à Cavaillon (...) le 18 août 1944 ».

Christiane est la fille cadette d'Yvonne de Komornicka alias « Kléber », chef départemental du mouvement *Combat*, arrêtée en 1943 et déportée à Ravensbrück. Ses trois filles, Christiane, Wanda et Hélène ont toutes participé à la Résistance.

Cavaillon le 15 décembre 44

Monsieur l'Intendant

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai été réquisitionné le 19 août 1944 par les F.F.I. commandés par le Capitaine BICHERON. Ils m'ont pris une moto TERROT 8094214 d'une valeur de huit mille francs.

Vous trouverez ci-joint l'ordre de réquisition et la facture de ma moto.

Je vous serais obligé de faire le nécessaire pour m'en faire obtenir le paiement et dans l'attente, je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

Molins

Demande de remboursement d'une moto réquisitionnée le 19 août 1944 par les FFI du capitaine Bicheron. Jean Bicheron (1913-1995) est le chef des FFI des maquis de la Font-de-l'Orme et de Saint-Phalès (Sud-Luberon).

Journal de M. Maurice L'HUILLIER (1921-1981) [réfugié dans une ferme des Vignères].

21 août

La journée est assez calme. De plus en plus le bruit du canon se fait entendre. Par suite des rafles en ville par ces « Messieurs », je vais à Cavaillon à pied. Tous les jours, on peut voir les allemands à pied, à bicyclette, en voiture, à cheval, en tombereau, passer sur la route d'Avignon. C'est le repli général. Le soir, le Luberon flambe et donne un air plus triste encore à ces journées d'attente.

22 août

A part les perpétuelles explosions de munitions et les coups de canon, la journée se passe normalement. L'activité aérienne diminue, mais la retraite boche augmente. Monsieur Baptistin persiste malgré les vols de vélo à aller à Cavaillon. Mal lui en prend. Il rencontre des soldats qui s'emparent ou plutôt tentent de s'accaparer de son moyen de locomotion. Il proteste, plaide ; se fâche et obtient tout de même grâce, après un bon coup de botte dans la roue avant. Il revient donc fier de son exploit, et se fait un plaisir de nous en raconter les détails.

23 août

Le matin, malgré les détonations qui persistent, je vais à Cavaillon, et arrive juste pour voir flamber les halls de la Petite Vitesse et de la Grande Vitesse à la gare. Un fort vent du midi couche les flammes vers la gare de voyageurs. A plusieurs, en dépit de la Défense Passive qui se contente de regarder, l'on entreprend le déménagement du chef de gare et du sous-chef. (...) Le pont de Cavaillon devait sauter à six heures du soir. Les gens évacuaient les quartiers à 1km à la ronde. Mais 6 heures sonnèrent ; et le pont était toujours intact. Dans la nuit, à 11 heures, le dépôt de munitions [allemand] de Fontvieille saute en partie et ce, grâce à la destruction de cordons explosifs par des ouvriers de la poudrière.

FORCES FRANCAISES COMBATTANTES DE L'INTERIEUR
STAT MAJOR PARTICULIER DU GENERAL DE GAULLE
F. C. R. A. LONDRES-ALGER

BON DE REQUISITION

Je SOUSIGNE ARCHIDUC CHEF DE LA SECTION ATTERRISSAGE ET PARACHUTAGE POUR LA REGION 2
CHRETYE AVOIR REQUISITIONNE POUR LES BESOINS DE MON SERVICE LE VEHICULE DECRIT CI DESSOUS
APPARTENANT A monsieur: CHARRIER Edmond

NOM DU CONDUCTEUR: SIMA V
INDICATION DU TYPE: 3
N° D'ORDRE DANS LA SERIE DU TYPE 43 817
N° DU MOTEUR 44 161
PUISSANCE 3 CV
GENRE DU VEHICULE: Cabriolet décapotable
N° D'IMMATRICULATION 9012 2A4
Etat général: assez bon, moteur refait à neuf, 4 pneus presque neufs, 1 pneu neuf
pour le Lieutenant RICHARD
Signé: illisible

APT LE 18 AOUT 1944

Bon de réquisition pour une voiture, dressé par « Archiduc » (Camille Rayon), chef de la SAP (Section atterrissage et parachutage) pour la Région 2 (Sud-est), [19] août 1944.

LA FIN D'UN GÉANT

24 août 1944



Le pont suspendu sur la Durance (1932-1944). Photographie de Maurice L'Huillier, 1944. Coll. Famille L'Huillier.

Remarquable ouvrage d'une seule portée (308 m), son tablier est suspendu par des câbles en acier à deux pylônes de béton armé de 42 m de haut.

Pour protéger leur retraite et retarder l'avancée des troupes alliées, les Allemands le dynamitent dans la nuit du 23 au 24 août. Désastre inutile : la passerelle s'affaisse dans le lit à sec de la rivière, n'empêchant pas le passage des Alliés.

« 24 août [Les Vignères]

A 2 heures du matin, une forte explosion remue les fondations de la maison. C'est le pont de Cavaillon qui saute. Le désastre est complet : plus de piliers, la passerelle est complètement sur le lit de la Durance. Les câbles s'enchevêtrent avec les barres de suspension. Peu de maisons ont été atteintes et les dégâts sont minimes.»

Journal de Maurice L'HUILLIER

« Le 23, nous apprenons qu'il reste très peu d'Allemands en ville. Serait-ce la fin ? Ouf ! ... Cependant la destruction du pont paraît imminente.

Dans la deuxième partie de la nuit du 23 au 24 une forte explosion nous réveille. "C'est le pont", dit-on, "ils l'ont fait ! maudits soient-ils !"

Judi 24 Le pont est détruit et les Allemands sont partis.

Vendredi 25 [Le père de ma fiancée], conducteur de travaux aux Ponts et Chaussées est allé prendre des instructions. On lui a expliqué que c'est une petite équipe d'Allemands qui a pris en main la destruction du Pont sur la Durance après le départ de toutes les unités. Des obus ont été déposés dans les piliers et des charges explosives sur les ancrages des câbles. Les mêmes ont effectué une tentative sur le Pont du Coulon de la route de l'Isle-sur-Sorgue.»
Souvenirs de Jean PEYRARD.



Photographie M. L'Huillier, coll. Famille L'Huillier.



Photographie Louis Comte, coll. part. M. Comte.

Photographie Louis Comte, coll. part. M. Comte.

CAVAILLON LIBRE !

« Beaucoup d'habitants s'étaient éloignés de la ville et hésitaient à revenir, même après la destruction du pont sur la Durance pourtant annonciatrice du retrait des Allemands. (...) Les gens restaient prudents. L'information circulait mal dans la campagne où de très nombreux citadins s'étaient provisoirement retirés, et ceux-là se disaient qu'il valait mieux attendre encore un peu avant de revenir en ville. Dans le quartier où je résidais, à peine un quart des habitations étaient occupées le soir du 24 août. (...) » (J. Peyrard)

24 août, début d'après-midi.

« La ville s'anime peu à peu. Je vais au Sud-Electrique.

On nous annonce que l'avant-garde de l'armée américaine a atteint la Canebière à Cheval Blanc.

[Le] gérant des glaciers Martin et son épouse sortent des tréteaux, une planche et un tonnelet de bière "pour offrir un verre aux libérateurs" disent-ils. Des drapeaux aux couleurs de la France apparaissent sur les façades.

Arrive une jeep avec deux jeunes militaires en uniforme de l'armée des Etats Unis à bord. (...) Des gens s'approchent. Ils sont souriants et acceptent les rafraîchissements (il fait très chaud). Ils ne s'expriment pas en français.

Quelqu'un arrive précipitamment de la route d'Avignon en hurlant "les Allemands reviennent". Les Américains font demi-tour, [le gérant] appelle à l'aide pour rentrer son matériel, les drapeaux disparaissent.

C'est une fausse alerte. »

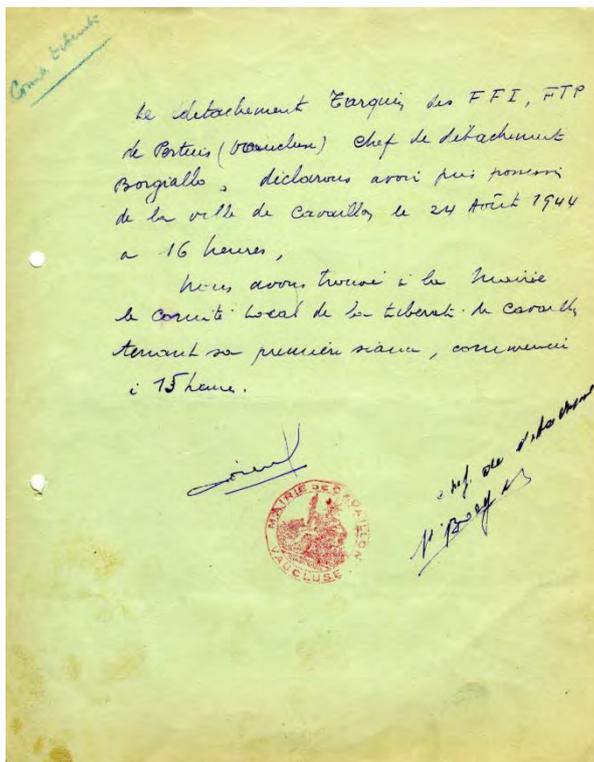
(J. Peyrard)



Avenue de l'Abreuvoir (actuelle av. Abel Sarnette).
Photographie Louis Comte, coll. part. M. Comte.



Défilé des FFI – FTP, Place Gambetta.
Photographie Henri Sinturel, coll. part. P. Sinturel.



« Le détachement Tarquin des FFI, FTP de Pertuis (Vaucluse), chef de détachement Borgiallo, déclarons avoir pris possession de la ville de Cavaillon le 24 août 1944 à 16 heures.

Nous avons trouvé à la Mairie le Comité Local de la Libération de Cavaillon tenant sa première séance, commencée à 15 h. »

Signé Emile Viens (CLL) et Borgiallo. 5H42.



Arrivée de FFI à moto [Jean Bicheron à droite].
Photographie Henri Sinturel, coll. part. P. Sinturel.



Barrage de FFI – FTP au passage sous voie ferrée (Bellevue).
Photographie Henri Sinturel, coll. part. P. Sinturel.

« Je vais à la Mairie.

Autour du bâtiment il y a une foule très dense en pleine agitation. Les gens, habitués depuis trop longtemps à vivre sous un régime d'exception qui les obligeait à s'exprimer avec prudence, se congratulent maintenant à haute voix comme s'ils voulaient s'imprégner entièrement du retour de la liberté.

Parmi les civils j'aperçois des militaires qui pénètrent dans les locaux. Mais autour de moi je ne distingue aucune connaissance.

D'une traction-avant CITROËN descend l'un des responsables locaux du parti communiste qui a échappé depuis quatre ans aux recherches de la police de Vichy puis de la Gestapo. On l'aide à franchir la cohue et il s'engouffre dans l'entrée sous les applaudissements puis il disparaît aussitôt.

Des militaires de l'armée française se placent en faction devant la porte pour contrôler l'accès, d'autres tentent vainement de maintenir tout ce monde bruvant et surexcité à l'écart de celle-ci. »

(J. Pevrard)



Passage des troupes américaines place Gambetta, [25] août 1944. Photographie Henri Sinturel, coll. part. P. Sinturel.

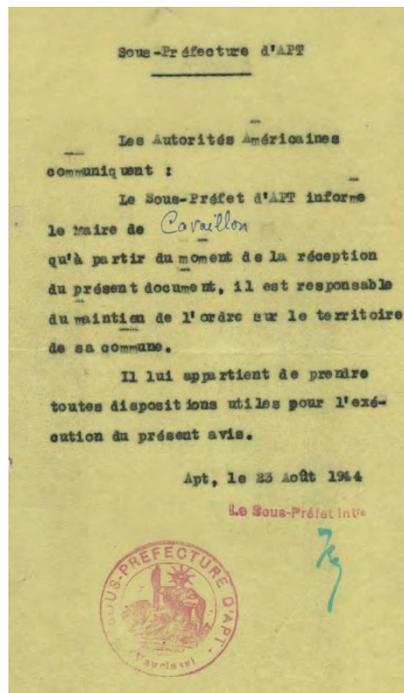
La Libération de Cavaillon relatée par Fernand Lombard. « Cavaillon-Libre », 2 septembre 1944. Coll. part. G. Gauthier, 117W7.



« C'est le 25 août que l'activité a repris en ville. J'ai conservé de ce jour l'image d'un char Sherman qui vers 7h30 stationnait sur le trottoir du Grand Café Moderne (Place Gambetta), fermé depuis plusieurs jours. L'équipage dormait à même le sol.

Et puis, toute la journée, des véhicules chargés de troupes, des convois d'engins, armés de canons et des camions transportant du matériel ont traversé la ville en direction d'Avignon. »

(J. Peyrard)



23 août 1944 : les Américains sont à Apt. Communiqué adressé au Maire de Cavaillon. 5H37.



La foule place Gambetta, [25] août 1944. Photographie Louis Comte, coll. part. M. Comte.

56
1944

Procès-Verbal d'Installation du
Conseil Municipal

Le vingt-cinq Août mil neuf cent quarante quatre à 16 heures, les membres du Conseil Municipal de la ville de Caspailly, désigné par le Comité Local de Libération, ont pris possession de leur fonctions le 24 Août à 15 heures, en exécution de l'ordonnance du 21 avril 1944 portant organisation des Pouvoirs publics en France après la libération. Le tout réuni à la mairie sur la convocation de Monsieur Viens Emile Maire et sous la Présidence de M. le Préfet de Vaucluse.

Présents :

M. M. Viens Emile Maire - Villebrielle Fernand
Fascio François - Escoffier Auguste - Bertet Joseph
Travail Roger - Chabas Justin - Lamouroux
Henri - Gros Raoul - Mus André - Comte Léon
Robert Marie Louise.

Après s'être occupé de l'acceptation de l'acte, chacun le Président a déclaré publiquement et officiellement à la population Caspailloise, l'existence de la délégation spéciale de la ville de Caspailly qui avait été illégalement nommée par le Gouvernement de Vichy et légalement installée. M. Viens Emile Maire a été nommé Maire de la ville de Caspailly.

M. M. Villebrielle Fernand
Fascio François
Escoffier Auguste
Bertet Joseph

Travail Roger
Chabas Justin
Lamouroux Henri
Gros Raoul
Mus André
Comte Léon

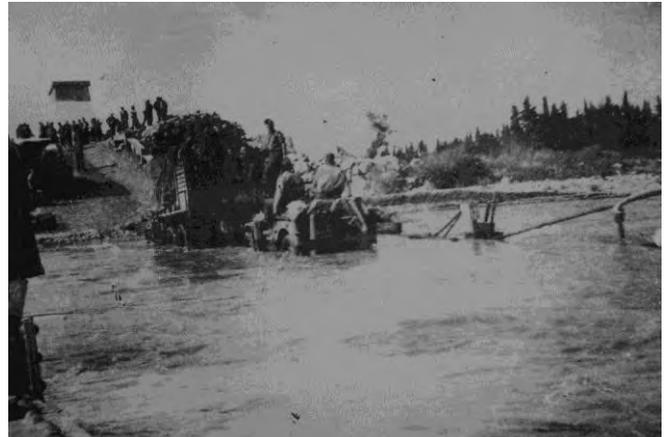
et M. M. Robert Marie Louise sous leurs fonctions de Conseillers Municipaux de la commune de Caspailly.

Après la réunion à l'ordre du jour étant épuisée, la séance est levée à 17 heures.

(Signatures)
Escoffier
Bertet
Travail
Chabas
Lamouroux
Gros
Mus
Comte
Villebrielle

Dissolution de la Délégation spéciale (nommée par le gouvernement de Vichy) et installation du Conseil municipal désigné par le Comité Local de Libération, sous la présidence du Préfet de Vaucluse, 25 août 1944 :

- Emile VIENS, Maire
- François FASCIO
- Auguste ESCOFFIER
- Joseph BERTET
- Roger TRAVAIL
- Justin CHABAS
- Henri LAMOUREUX
- Raoul GROS
- André MUS
- Léon COMTE
- & Mlle Marie-Louise ROBERT.



Passage des troupes américaines sur le pont de Cavallon, 25 août 1944. Collections particulières.

NUMERO 3 Première Année BIERDOMANIAIRE LE NUMERO 1 P. 16 SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1944

CAVALLON LIBRE

ORGANE LOCAL D'INFORMATION DE LA LIBERATION NATIONALE

Direction Prévisoire du COMITE DE PRESSE DE CAVALLON

Un appel de François Billoux

Commissaire d'Etat, député de Marseille aux Marseillais et aux Provençaux

ALGER. — François Billoux a lancé à Radio-France l'appel suivant :

Marseillais, Provençaux, les derniers maquis belgiques qui sont encore à Merville et à Tournai n'ont rien que de très précieux à offrir. La France tout entière doit se lever pour les libérer. Mais elle ne peut le faire que si elle est elle-même libérée. C'est pourquoi nous vous appelons à nous rejoindre. Nous sommes prêts à nous battre avec vous, nous sommes prêts à mourir avec vous. Nous sommes prêts à mourir avec vous.

L'intéressant exposé de M. René Payot à la Radio de Genève

M. René Payot, rédacteur en chef du Journal de Genève, a fait hier soir à 20 h. 30 un exposé de situation.

CAVALLONNAIS !

Hommes et Femmes ASSISTEZ TOUS à la première

REUNION PUBLIQUE D'INFORMATION

organisée par le Comité Local de Libération

LUNDI 4 SEPTEMBRE à 10 heures, PLACE DU CLOS

La situation sur tous les fronts

FRANCE-NORD

Les troupes britanniques ont avancé de 10 km. Les troupes américaines ont avancé de 15 km. Les troupes allemandes ont reculé de 20 km.

YUGOSLAVIE

Les forces de général Tito ont avancé de 10 km.

La Belgique à l'ordre du jour

Les troupes alliées franchissent la frontière belge. La Belgique peut être libérée dans quelques jours.

Le général américain Bradley est promu Maréchal

Le général américain Bradley est placé à la tête des forces américaines

Le jour anniversaire de la III^e République, le Comité Local de Libération invite la population cavallonnaise à une réunion publique sur la place du Clos. « Cavallon-Libre », 2 septembre 1944. 8546.

HOMMAGES AUX MORTS

Inauguration du monument de Coustellet, 8 octobre 1944.

Le 19 août 1944, les FTPF des Monts de Vaucluse et du Luberon (cantonés vers Bonnieux) reçoivent l'ordre de verrouiller le carrefour de Coustellet. A la nuit, un convoi de chars de la XI^e Division Panzer arrive par l'ouest. Le combat est rude. Un car de FTPF du groupe France-Lorraine envoyé en renfort se heurte à un blindé allemand qui ouvre le feu. Le bilan est lourd : 12 combattants du groupe tombent au combat.

Le dimanche 8 octobre 1944, le monument élevé à leur mémoire est inauguré. Les autorités municipales de Cavailon sont présentes. C'est sans doute pourquoi ces trois belles photographies ont été conservées dans les archives de la ville.



« Un officier des FFI (...) remet officiellement le monument au Dr Roumagoux », (*Cavaillon-Libre*, 9 octobre 1944).

De gauche à droite : Dr Roumagoux (ancien député et Maire d'Oppède), Lieutenant Jackie Lenoir (maquis de Gordes) [et représentant du préfet ?], le Commandant du Groupe France-Lorraine, [le sous-préfet de Carpentras], [G. Joly-Roussey, M.U.R.]. Archives municipales, 5H45.



Les enfants de Coustellet portent les couronnes ; à gauche, les FFI en armes. Archives municipales, 5H45.

Merci à J.-M. Azorin et aux anciens de Coustellet pour la restitution des noms.

L'INAUGURATION du Monument aux Morts de Coustellet

Cette émouvante cérémonie s'est déroulée par une belle matinée, con-
traitement à ce que l'on aurait pu
croire la veille. Bien avant l'heure
fixée pour la cérémonie, la foule se
dirigeait vers le lieu où est érigé le
monument.

La troupe et les sections des F.F.I.
l'entourent déjà. Face à la stèle les
officiels prennent place. On recon-
naît M. Roumagoux, ancien député et
maire d'Oppède, M. le Représentant
du Préfet de Vaucluse, M. le Sous-
Préfet de Carpentras, des officiers
de l'armée et des F.F.I., M. Joly-
Roussey, Président du Centre d'En-
tr'Aide aux Prisonniers du Canton
de Cavillon qui prendra la parole
s'est joint à ce groupe.

De nombreuses délégations sont
présentes avec leurs drapeaux. Le
Conseil Municipal de Cavillon est
représenté par MM. Travail, Fascio
et Chabas Véran qu'accompagne M.
Robert, secrétaire de la Mairie. MM.
Antard, maire de Maubec, Lazare,
maire de Robion et Armand Sully,
maire de Cabrières, sont également
présents.

Parmi les délégations, que nous
nous excusons de ne pouvoir citer
toutes, nous remarquons celle du
parti socialiste portant une gerbe et
conduite par M. Mitifiot, celle du
Parti Communiste portant également
une gerbe, celle des Femmes de
France, conduite par Mlle Signo-
ret et enfin la délégation des Alsa-
ciens-Lorrains sous la conduite de
son président, M. Nicolas. Nous re-
connaissons aussi M. André Mus des
Forces Françaises combattantes et
M. Roche, commissaire de police de
Cavillon.

Les photographes prennent cliché
sur cliché pendant que chacun prend
place pour la cérémonie.

Un charmant groupe de fillettes,
portant le costume des alsaciennes
et des lorraines se place devant le
monument.

Le groupe France-Lorraine en ar-
mes monte une garde d'honneur. A-
près quelques brefs commande-
ments, les troupes présentent les ar-
mes, tandis que la musique exécute
la Marseillaise et la sonnerie « Aux
Morts ». Un officier des F.F.I. dé-
couvre alors le monument qui appa-
rait, blanc, net et de lignes sobres.
Il est surmonté d'une croix et porte
cette inscription sur la face « Ici le
18 Août 1944 le Groupe France Lor-
raine livra le dernier combat pour
la libération du Vaucluse ».

Le même officier vient ensuite
faire une déclaration à M. Rouma-
goux, lui remettant officiellement le
monument.

M. Roumagoux prend acte de cette
remise et prononce une allocution
vibrante et émouvante. Il rappelle
le sacrifice de ceux qui sont tombés
là pour la libération de notre sol.
Après avoir tiré avec éloquence la
leçon que nous ont donné ces héros
il termine par un appel à l'union
nécessaire des français pour conti-
nuer la lutte et reconstruire une ré-
publique juste et belle.

M. Joly-Roussey lui succède. Les
Mouvements Unis de Résistance, le
Parti Socialiste et le Centre d'En-
tr'Aide aux Prisonniers de Cavail-
lon ont d'un commun accord déci-
dé qu'ils n'auraient qu'un seul ora-
teur pour limiter le nombre de ceux-
ci. C'est donc en leurs noms que M.
Joly-Roussey prendra la parole.

Après avoir rendu hommage à
tous ceux qui sont tombés non seu-
lement ici mais dans toute la France
et l'Empire pour la libération de no-
tre pays, l'orateur déclare : « En
tant que socialiste, qu'il me soit per-
mis de joindre dans une même pen-
sée toutes les victimes tombées dans
la lutte contre le fascisme de par le
monde, y compris ceux d'Allemagne
et d'Italie. En effet si nous avons
connu pour la honte de l'Humanité,
des Hitler et des Mussolini, nous
avons eu par contre des Thaelmann
et des Matteotti. » Il termine par un
appel éloquent à la vigilance et à
l'action pour la reconstruction d'une
France belle, libre et heureuse.

C'est ensuite l'appel aux morts.
Un officier F.F.I. répond à l'appel
de chaque nom : « Mort pour la
France ».

Le prêtre béni alors le monument
en prononçant une courte allocution
Le Représentant de M. le Préfet
tire ensuite les conclusions de cette
belle cérémonie par une allocution
chaleureuse. Il parle des souffran-
ces de ceux du maquis, souffrances
qu'il a partagées. Il déclare la néces-
sité de punir les traîtres et rend un
vibrant hommage à ceux qui ont fait
le Grand Sacrifice pour la Patrie.

M. Roumagoux dépose ensuite une
gerbe au pied du monument. Les
différents groupements déposent
également leurs gerbes. Un groupe
d'enfant chante le « Chant du Dé-
part » et c'est enfin le défilé des
troupes dans un ordre impeccable.

La foule se disperse lentement.
C'est fini. Nous venons de rendre
un dernier hommage aux héros de la
Résistance. Il faudra que cette cé-
rémonie ai de profonds échos dans
le cœur des français de cette région
et que chacun fasse en sorte d'être
digne d'eux pour la grandeur de la
France et de la République.



Dépôt de gerbes et recueillement.
Les enfants chantent « Le Chant du départ ».
Archives municipales, 5H45.

« Cavillon-Libre », 9 octobre 1944.
Coll. part. G. Gauthier, 117W7.

La grande Manifestation du 1^{er} Novembre A CAVAILLON

par notre collaborateur G. JOLY-ROUSSEY

Le Premier Novembre de cette année n'a pas failli à la tradition, il était gris et pluvieux, ajoutant une note supplémentaire de tristesse au spectacle émouvant de notre cité en deuil.

Dès 9 heures, la foule se dirige vers l'hôpital d'où partira le convoi funèbre des huit victimes de la Gestapo récemment retrouvées.

Aux abords de l'hôpital, une foule recueillie se presse sur les trottoirs et devant la porte. Dans la cour, les groupes se forment sous la pluie. Nous rencontrons Mlle Robert, de la Municipalité, le Docteur Brun, Président de la Ligue des Droits de l'Homme de Cavillon, Mme et M. Mas des Forces Françaises Combattantes.

Nous pénétrons dans une salle transformée en Chapelle Ardente où les corps des victimes reposent sous les fleurs. Nous remarquons dans la chapelle, M. Paul Barrocher, Président du Comité Départemental de Libération, M. Viens, Maire de Cavillon, MM. Gros, Chabas, Villeveille et Bertet, conseillers municipaux.

Au pied du peron, un groupe de F.F.I. en armes, sous les ordres du jeune et sympathique capitaine Bicheron, rend les honneurs au moment où les cercueils sont déposés sur la voiture décorée aux couleurs nationales.

Les délégations prennent place pour former le cortège. Nous ne pouvons malheureusement les citer toutes, elles sont trop nombreuses. Nous notons le parti Socialiste, le parti Communiste, la Ligue des Droits de l'Homme, le Centre d'Action aux Prisonniers, la Croix-Rouge, les Alsaciens-Lorrains, les Anciens Combattants Républicains, les Cheminots, le Snd-Electrique, les Postiers, les Femmes de France, le C.D.L. de Cheval-Blanc, la délégation de Cabrières d'Avignon avec son drapeau, l'Union des Syndicats, etc...

Le cortège s'ébranle et commence à défilé entre une haie de personnes venues rendre un dernier et émouvant hommage à nos martyrs.

Passant par le cours Carnot, le Clos, le Cours Bournaissac, la Place Gambetta, le cortège s'achemine vers le cimetière. Partout sur le parcours la foule est dense et recueillie. On peut estimer à plus de 10.000 personnes le rassemblement des cavallonnais venus pour honorer la mémoire des victimes et manifester son désir de voir la justice venger nos glorieux morts sans aucune faiblesse.

Cette énorme foule de gens d'opinions diverses montre aussi l'unité française et l'amour de la Patrie.

Au cimetière, un service d'ordre impeccable sous la direction de M. Roche, Commissaire de Police, assisté de ses brigadiers, canalise la foule en laissant libre le terre-plein devant le monument aux Morts.

Nous avons le temps de noter encore quelques personnalités dans la foule. Mme l'inspectrice des Ecoles, M. Nicolas des Alsaciens-Lorrains, M. Currier, M. Janffret, etc...

De chaque côté du monument sont rangés les porteurs de gerbes magnifiques de toutes les organisations de Cavillon. Nous remarquons celles des Ecoles, des Alsaciens-Lorrains, des Femmes de France, d'un groupe d'habitants de la route des Courses, des Scouts, des Amis de l'Auto, des Transporteurs de Cavillon, etc.

Les drameaux en bécue entourent le monument. Les F.F.I. prennent place en bon ordre et présentent les armes tandis que l'on dispose les dépouilles mortelles devant le monument aux Morts.

Les familles des victimes se tiennent face aux cercueils recouverts de fleurs, et de ce groupe montent des plaintes et des sanglots déchirants. Devant tant de douleur, un désir de vengeance monte au cœur de chacun des assistants.

M. R. Gros, conseiller municipal prononce une allocution vibrante. Après avoir déploré le sens profond de cette manifestation, il déclare qu'il ne suffira pas de pleurer les morts ni de couvrir leurs tombes de fleurs, mais qu'il nous faudra être dignes de ceux qui sont tombés héroïquement, en suivant leur exemple de courage et de patriotisme.

L'orateur s'écrie : « Il nous faut « dra. répondre à l'appel de leurs « voix car elles crient vengeance, « une vengeance juste mais implacable. Il nous faudra mettre hors

« d'état de nuire ceux qui espèrent « encore poursuivre leur néfaste be- « sogne d'agent de la 5^e colonne ».

Au nom de la Région Vauclusienne et de la Section du Parti Communiste Français, il rend hommage à ceux qui sont morts pour la cause sacrée de la Liberté, ainsi qu'aux soldats des armées alliées sans oublier les six millions de morts de l'Armée Rouge.

C'est ensuite le tour du capitaine Bicheron qui parlera au nom des divers organismes de résistance et du

Mouvement de Libération Nationale. Le capitaine Bicheron au cours de son allocution émouvante déclare la nécessité de poursuivre la lutte jusqu'au bout et de venger nos morts. Adressant un dernier adieu ému aux victimes, il prend l'engagement de combattre avec le concours de tous ses camarades. On sait que dans une telle bouche, il ne s'agit pas d'une promesse vaine.

M. Viens, Maire de Cavillon lui succède et prononce l'allocution que nous reproduisons intégralement :

Allocution de M. Viens, Maire de Cavillon

Mesdames, Messieurs,

Une fois de plus, la population de Cavillon a su, dans un élan unanime de son cœur généreux, venir honorer d'une façon particulièrement digne, la mémoire de ses chers disparus. Ainsi, à un mois d'intervalle, et répondant à l'appel du Comité de Libération, comme à celui des groupements ou organisations différentes, notre cité réalise les plus magnifiques rassemblements que l'on ait jamais vus.

La masse imposante, comme l'ordre, la discipline, qui ont présidé à ces deux cortèges, prouvent que toute la population communie étroitement et unanimement dans la douleur de ses enfants martyrs. Et à travers toutes les discussions, toutes les divergences qui hélas, ne manquent pas de se lever entre nous, et souvent pour des questions mesquines, — il est bon, et est reconfortant de se sentir, comme en ce jour, tous unis dans une même et unique pensée.

Nul cadre ne répond mieux à ce dessein que celui du campo-santo natal. C'est là que notre esprit, abandonnant les mesquineries de l'heure se trouve plus près des êtres aimés disparus, c'est là aussi qu'il peut mesurer toute l'inanité des ambitions égoïstes.

Aujourd'hui notre cérémonie, à un nouveau but. Devant les huit cercueils de la ferme de Monieux, après le massacre de l'Isle, de Villelaure, de St-Julien, pour ne parler que de ceux qui nous touchent plus intimement, nous venons rendre l'hommage silencieux mais combien fervent, à tous les fusillés de France qui sont morts face aux Boches, pour que la France vive. Nous venons leur dire que nous savons qu'ils ont été martyrisés par des procédés sans nom, et que presque tous sont morts après avoir subi des mutilations qui demeureront à jamais la honte d'un peuple, et qu'un esprit civilisé à peine le concevait.

A toutes ces victimes, martyrs conscients d'un devoir sacré envers la patrie, ou otages inconscients de la délation, de la haine ou

du hazard, nous venons dire notre haine pour l'Allemand qui a machiné ce vaste assassinat collectif, — mais aussi qu'il a trouvé assez de mauvais français pour l'aider et le resou.

C'est là que réside certainement notre honte nationale. Nous avons assez de gloire enfermée dans les plis de nos drapeaux pour effacer la souillure de la défaite. Mais pourrions-nous jamais effacer la souillure de ces français qui, depuis le simple monard jusqu'au forçonnai adique, ont permis à l'ennemi de faucher ce que nous avions de meilleur au service de la patrie vaincue ?

Ainsi, nous avons besoin de nous retrouver ici, tous réunis devant ces dépouilles, pour pouvoir lire dans le regard chargé de larmes, mais fier et décidé de chacun de nous, notre volonté de voir les coupables punis, sans rémission jusqu'au dernier. Aussi longtemps que cette tâche n'aura pas été accomplie l'air que nous respirons n'aura pas la légèreté de nos beaux cieux de France.

Mais nous avons besoin de nous retrouver aussi pour nous répéter encore une fois que la haine de notre ennemi, que la sauvagerie de ses bourreaux n'ont pas choisi dans leurs victimes des représentants qualifiés de tel parti ou de telle croyance, plutôt que de telle autre. Nos martyrs ont fait leur union totale dans le sacrifice total, à nous de tirer de cette leçon sublime l'enseignement qui s'en dégage.

Et j'aime trop mon pays pour ne pas croire que le bon sens et la raison, qui sont deux qualités de notre race, ne sauront pas triompher des luttes stériles et partisans.

Devant les familles éplorées de tous nos morts auxquelles je renouvelle l'expression de notre sympathie attristée;

Devant ces cercueils, devant le souvenir d'eux nos fusillés, c'est l'hommage et le vœu que je dépose respectueusement. Vive notre belle France.

leur tombes respective où se déroulent, lent, poignantes, de courtes cérémonies intimes.

Lentement le cimetière se vide. Cavillon qui fut une commune extrêmement touchée par la répression des Waffen et de l'Odense Milice, vient de rendre à ses fils tombés en braves, l'ultime hommage de sa reconnaissance.

Le torchon « Signal » avait osé écrire, Cavillon Ville sans histoire, nous disons, Cavillon, Ville à l'histoire glorieuse et douloureuse, vraie ville de la vraie France.

Obsèques des huit fusillés du plateau des Abeilles, 1^{er} novembre 1944.

Retrouvé le 20 octobre près de Monieux, le charnier de la ferme de La Gabelle allait livrer les corps de huit martyrs, fusillés par les Allemands au début du mois de juillet.

Cavillon leur rend un ultime hommage, en présence des familles, des corps constitués, et d'une grande partie de la population (10 000 personnes estimées par la presse).

Mardi 7 Novembre, à 20 h. 45
Réunion Publique et Contradictoire
sous la présidence de M. VIENS, Maire de Cavillon

L'Association FRANCE-U.R.S.S. organisera, dans la Salle de la Cigale, gracieusement mise à la disposition de la Section de Cavillon par M. Barrocher, une Réunion Publique, au cours de laquelle

M. Rodolphe ARTHAUD,
ancien Conseiller Général, Président d'Honneur de la Fédération Radicale des Hautes-Alpes, parlera de

L'Alliance nécessaire Franco-Soviétique
et de

LA PAIX FUTURE

« Cavillon-Libre », 2 novembre 1944.
Coll. part. F. Mitfiot, 8546.



Le convoi funèbre et le cortège arrivant sur la place Gambetta.

Parti de l'Hôpital où était dressée une chapelle ardente, le convoi, encadré d'une haie de FFI en armes, emprunte les cours Carnot, Bournissac, Victor Hugo et Gambetta.

1^{er} novembre 1944.

Coll. part. Famille Bastide.



Les enfants [écoliers ou éclaireurs ?] et les délégations.

Coll. part. Famille Bastide.



Hommage aux victimes devant le monument aux morts, cimetière des Condamines.

De gauche à droite : le Dr René Lamouroux (Président du Comité Local de Libération), Paul Faraud (Président du Comité Départemental de Libération), Jean Bicheron, Capitaine commandant les FFI de Cavillon (uniforme clair).

Coll. part. Famille Bastide.



Photographie Henri Sinturel. Coll. part. P. Sinturel.

Crédits & remerciements

Cette exposition a été réalisée par les Archives municipales de Cavaillon dans le cadre du 71^e anniversaire de la Libération de Cavaillon grâce aux ressources suivantes :

- Archives de la Ville (séries 5 H et 2 Fi).
- Archives privées confiées à la Ville : fonds Fleury Mitifiot (Maire de Cavaillon, 1945-1977), (cote 8 S) ; fonds Georges Gauthier (cote 117 W).
- Collections privées dont les propriétaires ont bien voulu accepter la reproduction.

Nous remercions en outre MM. Jean Peyrard, le Docteur Jean Boyer, Jean-Marc Azorin, Jean Giroud & Mme Mireille Garcin pour les informations qu'ils nous ont apportées.

Cette exposition a été présentée à l'Hôtel de ville du 22 au 26 août
puis aux Archives municipales du 28 août au 11 septembre 2015

Archives municipales, place du Cloître, Cavaillon
Ouverture au public : mardi, mercredi, vendredi de 8h30 à 12h30 & de 13h30 à 17h
Rens. : 04 90 71 94 38 – archives@ville-cavaillon.fr